

Recensions

☞ Saint Pie X face au modernisme

Nous sommes reconnaissants au *Courrier de Rome* et à M. l'abbé du Chalard, de travailler à nous faire connaître et aimer le pape saint Pie X, qui est certainement la plus grande figure religieuse du XX^e siècle, dont la vie et les écrits éclairent et dominent toute l'époque présente. Après l'édition française des *Documents pontificaux de S.S. Pie X*, ce nouvel ouvrage porte à notre connaissance l'*Enquête portant sur certaines objections concernant la manière d'agir du serviteur de Dieu dans la victoire sur le modernisme*. Cette enquête, publiée par l'édition vaticane en 1950, avait été menée en vue des procès de béatification et canonisation du serviteur de Dieu. Sa lutte implacable contre le modernisme avait, en effet suscité des ennemis au saint pape, même après sa mort. On l'accusait d'avoir « dépassé les frontières de la prudence et de la justice », spécialement en trois circonstances :

- dans son opposition à la presse catholique dite *de pénétration* et son soutien à la presse intransigeante,
- dans son attitude envers le cardinal Ferrari à propos du modernisme à Milan,
- enfin dans son soutien au *Sodalitium Pianum* de Mgr Benigni.

Ces accusations demandaient une étude et une réponse précises de la part de la Congrégation des rites. Le présent ouvrage publie les résultats de l'enquête,

dont les conclusions tournent à la gloire du saint pape, et donnent en même temps les principes pour mener le bon combat et rester intégralement fidèles à la foi catholique et à la sainte Église, en notre période de confusion, où le néo-modernisme est installé jusque sur la chaire de saint Pierre.

Saint Pie X face au journalisme catholique

Le rapporteur de la section historique de la Sacrée Congrégation des Rites distingue deux catégories de presse catholique :

- la presse dite *intransigeante* parce que, dans un esprit de fidélité absolue au Saint-Siège, elle défendait sans compromis tous les principes de la saine doctrine, dans un moment de confusion générale et de relâchement.

- et la presse dite *de pénétration* qui, pour toucher davantage de monde et tout en protestant de sa fidélité au Saint-Siège, adoptait une politique de compromis. Saint Pie X ne manquait pas de mots pour flétrir ce genre de presse jouissant pourtant des faveurs d'une grande partie du clergé, soutenue et protégée par des hommes insignes comme le cardinal Maffi, archevêque de Pise, ou le cardinal Ferrari, archevêque de Milan. Saint Pie X écrivait, par exemple, le 20 octobre 1912 au Prévôt de Casalpusterlengo : « Comment peut-on approuver certains journaux qui se cachent sous l'étiquette de catholiques parce que, quelquefois, ils relatent les audiences pontificales et reproduisent

les notes vaticanes, alors que, non seulement ils ne disent jamais un mot de la liberté et de l'indépendance de l'Église, mais feignent de ne pas s'apercevoir de la guerre qui lui est faite ; des journaux qui, non seulement ne combattent pas les erreurs qui égarent la société, mais apportent leur contribution à la confusion des idées et maximes s'écartant de l'orthodoxie, qui prodiguent l'encens aux idoles du jour, louent des livres, des entreprises et des hommes néfastes pour la religion ? (...) Ces journaux soi-disants tolérants, de demi-teinte et incolores et qui, sans convertir aucun de nos adversaires (qui les méprisent pour leur seule apparence de catholiques), causent le plus grand dommage aux bons. (...) La Vérité ne veut pas de déguisement ; notre drapeau doit être déployé ; c'est seulement par la loyauté et la franchise que nous pourrons faire un peu de bien, combattus, certes, par nos adversaires, mais respectés par eux, de manière à conquérir leur admiration et, peu à peu, leur retour au bien ».

Cependant, à l'opposé, dans l'ardeur de la lutte, les journaux dits *intransigeants* outrepassèrent plusieurs fois les limites de la prudence, de la charité et parfois de la justice, en attaquant publiquement dans leurs colonnes, des instituts, des personnes ecclésiastiques et même des dignitaires comme les évêques et les cardinaux, et en lançant à leur encontre l'accusation de modernisme. Ces accusations, selon les ennemis du saint pape, auraient facilement trouvé du crédit auprès du serviteur de Dieu même lorsqu'elles étaient injustes, en le poussant à changer d'attitude envers les personnes désignées, sans que celles-ci puissent faire valoir leurs raisons.

S'il est vrai que la presse *intransigente* était loin d'avoir toujours tort dans les jugements qu'elle portait sur les personnes, la liberté qu'elle prenait pour les attaquer mettait parfois le Saint-Siège dans une position très délicate. Tout en ne voulant jamais condamner cette presse qui lui était le plus fidèle, saint Pie X en désapprouva, clairement et toujours, tous les excès, et s'efforça d'inciter les différents responsables à la prudence et à la modération, surtout lorsque étaient en question des personnes et des institutions ecclésiastiques. Le 13 mars 1908, il écrivait par exemple à Mgr Mistrangelo au sujet des rédacteurs de *L'Unità Cattolica* : « Recommandez-leur (...) de ne pas mettre des obstacles à tout instant à la mission qu'a le pape, parce que le pape ne leur a, en réalité, donné aucun mandat. (...) Vous aurez la bonté de faire savoir à Don Cavallanti (directeur du journal) que le pape lui a dit et fait dire mille fois qu'il doit dépendre en tout de Mgr l'archevêque et suivre ses conseils. »

La lecture de la correspondance de cette époque entre le Saint-Siège et les différents acteurs de cette guerre, nous montre un pape qui ne se fait aucune illusion sur le modernisme de certains hommes d'Église haut-placés, menant le combat pour la Vérité avec force et détermination, mais en même temps avec prudence surnaturelle et charité : c'est l'équilibre des saints.

L'attitude de saint Pie X dans la controverse sur le modernisme à Milan.

L'affaire n'était pas insignifiante, étant donnée l'importance du diocèse de Milan en Italie. Le cas est même allégué

par les adversaires du saint comme l'exemple typique et éclatant d'un système. On faisait grief au saint pape de l'abandon dans lequel il avait laissé ses évêques face aux accusations dont ils étaient l'objet. Qu'en fut-il exactement ?

Milan avait un clergé dans l'ensemble excellent, mais sa situation de grande métropole en faisait, en même temps, un centre de rencontre pour les modernistes. Le très pieux cardinal Ferrari, extrêmement jaloux de l'honneur de son clergé et de son diocèse, était amené à minimiser chacun des faits qui trahissaient l'existence du modernisme à Milan, et il avait l'habitude de répéter : « A Milan, le modernisme n'existe pas. »

Or, à la fin de l'année 1910, un jeune prêtre milanais, sorti depuis peu du séminaire, refusa de prêter le serment anti-moderniste. L'affaire fit quelque bruit. L'hebdomadaire *La Riscossa*, de tendance *intransigeante* - dirigé par les frères Scotton (trois prêtres de Breganze) - publia aussitôt un entrefilet avec l'insinuation alarmante de l'existence du modernisme dans le séminaire de Milan. Grande réaction à Milan. Le cardinal Ferrari rejeta aussitôt l'accusation dans une lettre pastorale, et se plaignit amèrement à Rome. L'affaire aurait pu en rester là, mais la presse libérale et la presse catholique dite *de pénétration* saisirent l'occasion pour organiser une violente campagne contre *La Riscossa*. Apparemment, c'était pour défendre l'honneur d'un cardinal que l'on disait injustement accusé, mais le but était tout autre : on cherchait à abattre *La Riscossa*, et, avec elle, toute la presse dite papale ou *intransigeante*.

La situation était très délicate pour saint Pie X. Dans une lettre au cardinal Ferrari datée du 28 mars 1911, le Saint-Père désapprouva clairement les excès

de *La Riscossa*, mais il désapprouva tout autant la réaction qui en était née dans des buts bien plus vastes que ceux qui pouvaient apparaître. Et ici le Saint-Père découvrait au cardinal Ferrari toute son âme et toute sa pensée à propos des journaux dits *de pénétration*, parmi lesquels *L'Unione* de Milan, en faisant clairement comprendre qu'il désapprouvait ce journal et qu'il n'approuvait donc pas la propagande qu'on en faisait au sein du clergé.

Le conflit ne s'arrêta pas là puisque le 14 avril 1911, dans un discours aux clercs théologiens de son séminaire, le cardinal Ferrari aborda la question du journalisme, et en particulier de *L'Unione*, et exposa les choses d'une manière radicalement opposée à celle du serviteur de Dieu tout en prétendant que telle était la position du pape. Le discours, lithographié par les séminaristes, se répandit rapidement dans le diocèse, et une copie en parvint à saint Pie X. Le pape en éprouva une très vive douleur mais, lorsque, peu après, le cardinal présenta ses excuses, le serviteur de Dieu lui répondit : « Sachez donc que le pape vous a pardonné non une, mais cent fois. »

Le dossier de cette affaire, qui constitue le chapitre second de l'ouvrage édité par *Le Courrier de Rome*, prouve amplement la bonté, la charité, la patience et la prudence du pape saint Pie X dans ces conflits violents et très délicats.

L'attitude du serviteur de Dieu face à l'activité du *Sodalitium Pianum* de Mgr Umberto Benigni

Nous touchons ici à l'un des griefs les plus importants qui aient été faits à l'encontre du pape saint Pie X. Citons la

déposition du cardinal Gasparri au Procès ordinaire romain : « Le pape Pie X approuva, bénit et encouragea une association occulte d'espionnage en-dehors et au-dessus de la hiérarchie, et même qui espionnait les membres de cette hiérarchie, ainsi que les éminentissimes cardinaux ; en somme il approuva, bénit et encouragea une sorte de maçonnerie dans l'Église, chose inouïe dans l'histoire ecclésiastique » (p. 249). Qu'en est-il exactement ?

A l'origine, le *Sodalitium Pianum* – surnommé *La Sapinière* – devait être un institut - sorte d'ordre laïc - dépendant du Saint-Siège, pour faire pénétrer dans l'Église les idées et directives pontificales, et pour informer le même Saint-Siège de tous les mouvements d'idées du monde envisagés d'un point de vue catholique. Le complot moderniste parut demander une organisation spéciale, secrète pour le public, mais connue et contrôlée par l'autorité ecclésiastique suprême. Contrairement aux allégations prétendant que les membres du *Sodalitium Pianum* n'étaient pas moins d'un millier, ils ne dépassèrent pas en fait la centaine. Nous sommes donc loin de la gigantesque organisation secrète ayant des ramifications dans le monde entier.

L'exemption à l'égard des autorités diocésaines et le secret gardé à l'égard de ces mêmes autorités furent deux obstacles insurmontables pour l'approbation canonique de l'oeuvre, qui reçut cependant trois autographes de bénédiction du pape et une subvention annuelle de mille lires, ainsi qu'une approbation générale par la Sacrée Congrégation consistoriale (mais qui ne constitue pas une approbation canonique formelle).

Le service ordinaire du *Sodalitium* comprenait la transmission journalière ou quasi-journalière d'informations de tout genre à différents membres de la Curie, surtout à la Secrétairerie d'État et à différents préfets de congrégations et, si nous pouvons en croire Mgr Benigni, à saint Pie X lui-même. Mais il est difficile de dire jusqu'à quel point ce service influença effectivement les organismes dirigeants de l'Église, tant ils avaient d'autres moyens d'information.

De manière *extraordinaire*, le Saint-Siège eut recours au *Sodalitium Pianum* pour mener des enquêtes précises.

L'une des plus grandes accusations dirigées contre Mgr Benigni et son *Sodalitium* est celle d'avoir exercé dans l'Église un véritable régime de *terreur* n'épargnant rien ni personne, portant une division fatale entre les catholiques, en dénonçant impunément et en accusant des hommes irréprochables, et même des évêques et des cardinaux.

La réponse est, encore une fois, que, si l'on ne peut pas tout excuser, on ne doit pas non plus tout condamner, comme pour la presse dite *intransigeante*.

Tout d'abord, Mgr Benigni, pour venir en aide à la presse purement catholique, et indépendamment du *Sodalitium* (ce point est important), se mit en peine d'éditer une feuille d'informations qui eut un grand succès : *La Corrispondenza romana*, puis mit en place une véritable agence d'informations : *L'Agenzia Internazionale Roma*. La bonne presse y puisait abondamment tout en gardant sa liberté. Aussi il serait erroné d'imaginer tout un bloc organisé et unitaire de la presse catholique intégrale, sous la direction secrète mais puissante de Mgr Benigni et de son *Sodalitium Pianum*.

D'autre part, une organisation comme le *Sodalitium Pianum*, qui demanda et obtint de l'autorité ecclésiastique suprême une approbation au moins générique de ses principes directeurs, ne peut être considérée comme une société secrète au sens absolu. De plus, tous les membres étaient connus de l'autorité supérieure. S'il y eut un secret dans le *fonctionnement extérieur* de l'organisation, c'est parce que les adversaires de l'Église - la maçonnerie à l'extérieur et le modernisme à l'intérieur - se servaient dans une très large mesure du secret, c'est-à-dire d'une action et d'un fonctionnement cachés, insaisissables, pour assurer l'efficacité de leur propre action. Or, la conviction de Mgr Benigni était que, pour combattre un ennemi qui fait du secret son arme la plus efficace, il faut se servir de la même arme pour découvrir, prévenir, contrôler ses manœuvres. Mais Mgr Benigni n'avait aucun secret envers l'autorité compétente du Saint-Siège avec laquelle il était en contact.

La Sapinière était-elle un office de dénonciation ? Dans ses statuts, elle n'avait pas pour but de dénoncer mais d'*informer*. D'autre part, les informations qu'elle transmettait étaient loin d'être la seule source d'informations du Saint-Siège. Lorsque ce dernier eut à procéder contre une personne ou une autre - par exemple pour déposer quelques évêques en France, dans les cas les plus extrêmes - cela ne se fit jamais sur la base des informations du *Sodalitium Pianum*, mais par la voie régulière, c'est-à-dire par l'intermédiaire des dicastères compétents, qui avaient bien d'autres moyens publics d'enquête et de jugement. Que tel ou tel correspondant de la Sapinière ait eu l'intention de dénoncer (c'est-à-dire de porter lui-

même un jugement) ou qu'il ait été excessif dans ses rapports, cela est un fait accidentel qui ne saurait être retenu pour condamner globalement l'association de Mgr Benigni.

Enfin, il est intéressant de noter que le *Sodalitium* eut le soutien de nombreux cardinaux et évêques. Ce n'est pas une petite recommandation.

La question du *Sodalitium Pianum* étant réduite à ses justes proportions, il est facile de conclure qu'on ne peut adresser aucune accusation au pape saint Pie X pour avoir encouragé cette oeuvre qui soutenait ses efforts pour éradiquer le modernisme de l'Église.

Les documents publiés par *Le Courrier de Rome* sur cette question, pris à la source la plus officielle (le Vatican), sont un outil indispensable et unique pour éclaircir cette affaire embrouillée à souhait et déformée par les adversaires du pape saint Pie X.

L'ouvrage que nous venons de résumer a donc sa place nécessaire dans tout rayon de bibliothèque consacré à ce grand pape.

*
* *

Nous devons toutefois signaler un passage qui nous a paru étrange. On lit aux pages 241-242 du livre :

FRANCE : *La Critique du Libéralisme*, fondée le 15 octobre 1908 par Em. BARBIER, célèbre journaliste. (...) Ses violences impétueuses, surtout contre les jésuites, poussèrent une trentaine d'évêques français, à la fin de l'année 1911 et en 1912, à interdire la *Critique* dans leur diocèse et finalement le Saint Sièges en interdit la publication. E. Barbier ne fut jamais membre du SP, mais il fut un correspondant ou un informateur de la *Corrispondenza*.

A la place de la *Critique*, naquit à Paris (5 décembre 1912) *La Vigie* de l'abbé Boulin, du diocèse de Troyes, mais demeurant à Paris, autre écrivain antimoderniste qui, en suivant une méthode alors en vogue, écrivait sous le nom de Roger Duguet. Mais, le 13 mars 1913, le Cardinal Amette obtint de l'Evêque de Troyes qu'il rappelât ce prêtre trop violent et embarrassant dans son diocèse d'origine, ce qui n'empêcha cependant pas la continuation de *La Vigie*. Boulin fut non seulement l'ami de Mgr Benigni et membre du SP, mais c'était lui qui recevait son ami romain lorsqu'il se rendait à Paris.

D'autres feuilles, de la trempe des précédentes, furent *Foi catholique, Rome et le Monde, Cahiers romains*.

Ces quelques lignes contiennent plusieurs contrevérités.

Tout d'abord la *Critique du libéralisme* parut jusqu'en 1914 et non pas jusqu'en 1912.

Ensuite, elle ne fut pas interdite par le Saint-Siège. L'abbé Barbier cessa spontanément de la publier à l'occasion de la guerre, comme il l'explique lui-même¹.

Le rapporteur de la section historique de la Sacrée Congrégation des Rites parle des « violences impétueuses » de l'abbé Barbier, qualificatif dépréciatif qui semble indiquer une certaine antipathie. Apparemment il ne sait pas que l'abbé Barbier était fort apprécié de saint Pie X et en reçut plusieurs marques de faveur². En voici quelques exemples :

¹ — BARBIER, abbé Emmanuel, *Histoire du catholicisme libéral et du catholicisme social en France du concile du Vatican à l'avènement de S.S. Benoît XV (1870-1914)*, Bordeaux, Imprimerie Cadoret, 1923-1924, t. V, p. 324. La guerre n'était plus le temps de faire des polémiques.

² — Outre les témoignages que nous citons, voir d'autres exemples dans BARBIER, *ibid.*, p. 312, 313, 330.

Admis en audience particulière auprès du pape, [l'abbé Barbier] recueillait les encouragements de Sa Sainteté, ses directions précises et ses avis paternels. Comme, avant de sortir, il présentait au Saint-Père une de ses photographies, pour qu'il daignât y mettre au bas une bénédiction, Pie X prit la plume et se recueillit un instant. Sans doute, le Vicaire de Jésus-Christ pesait intérieurement l'ensemble de la situation, celle personnelle de l'humble solliciteur, celle de son œuvre, attaquée de toutes parts, et l'importance que prendraient ses paroles. Puis, il écrivit lentement :

Dilecto filio sacerdoti Emmanuel Barbier,

De re catholica optime merito gratulantes ex animo et fausta quæque ac salutaria in retributionem a Deo adprecantes, benevolentia Nostræ testem Apostolicam benedictionem peramanter impertimus. Die 3a Maii 1912.

Pius PP. X³.

En février de la même année, l'Ordinaire du directeur de la *Critique*, Mgr Humbrecht, évêque de Poitiers, qui n'avait cessé de lui témoigner la plus grande bienveillance, lui faisait écrire par le prêtre qui l'avait accompagné dans son voyage *ad limina* et qui assistait lui-même à l'entretien, qu'ayant parlé de lui au Saint-Père dans son audience de congé, Pie X lui avait répondu : « Vous allez voir Barbier, dites-lui que je suis son protecteur et son défenseur⁴. »

³ — BARBIER abbé E., *ibid.*, p. 313. « A Notre très cher Fils Emmanuel Barbier, prêtre, en le félicitant de tout cœur d'avoir très bien mérité de la cause catholique, et en priant Dieu de lui accorder en récompense toute prospérité et toutes faveurs, Nous accordons très affectueusement, en témoignage de Notre bienveillance, la bénédiction apostolique. »

⁴ — ID., *ibid.*, p. 313-314.

Le cardinal Billot lui avait écrit de Rome le 7 mars 1912 :

L'évêque de Langres, Mgr de Durtort, sort de chez moi. Il m'a raconté qu'étant hier à l'audience du Saint-Père, il montrait combien il était nécessaire de vous soutenir. Et le pape: « Ah ! je le crois bien ! S'il n'y avait pas un Barbier, il faudrait le faire surgir. ⁵ »

Dans l'été de 1913, Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, au Canada, daignait lui faire savoir qu'étant récemment à Rome, et comme il exprimait au Saint-Père sa satisfaction de la *Critique du libéralisme*, le Vicaire de Jésus-Christ lui avait répondu : « Oui, vous pouvez la lire, elle répond bien à la pensée du pape ⁶. »

On ne comprend pas comment un rapporteur d'une section *historique* de la Sacrée Congrégation des Rites peut écrire dans un rapport officiel que l'abbé Barbier a dû suspendre sa revue en 1912, suite à ses violences qui ont attiré l'interdiction par Rome, alors que, non seulement la revue a paru jusqu'en 1914, mais qu'elle a eu les bénédictions du saint pape.

⁵ — ID., *ibid.*, p. 313.

⁶ — ID., *ibid.*, p. 314.

Le temps et la compétence nous ont manqué pour contrôler si l'abbé Boulin mérite le qualificatif de « prêtre trop violent » et si les « autres feuilles » signalées par le rapporteur méritent d'être qualifiées « de la trempe des précédentes ».

Et nous n'avons malheureusement pas pu approfondir la question pour voir s'il y avait d'autres erreurs de ce genre dans le livre.

Ces « imprécisions » que nous signalons ici laissent une légère impression de malaise. On a le sentiment que le rapporteur n'a pas de sympathie pour ceux que le saint pape entourait de son affection et de son estime.

Quoiqu'il en soit, ce livre reste intéressant par tous les documents qu'il fait connaître.

Dominicus

Conduite de saint Pie X dans la lutte contre le modernisme, « Disquisitio », Enquête des procès de béatification et de canonisation, Versailles, Publications du Courrier de Rome (B.P. 156 – 78001 Versailles), 1996, 16 x 24, 324 p., 150 F.



☞ *Lépante, l'Histoire étouffée*

Lépante est « une leçon très actuelle, source de réflexion et de redécouverte pour le III^e millénaire qui

va s'ouvrir à nous. Ces leçon et source se sont progressivement imposées à moi, dans mon *Lépante, l'Histoire étouffée*, par le dépouillement attentif des archives de l'époque et les rapprochements très forts qu'elles mettaient en évidence avec les données qui

sont celles de notre histoire française et de son temps présent. »

Ainsi s'explique Jean Dumont au sujet de son dernier livre, dans un article de présentation très intéressant, paru dans la revue *Fideliter*⁷, et qui résume bien son ouvrage. « Dans les près de soixante-quinze ans auxquels je suis parvenu – continue-t-il – il m'a semblé que le temps était venu pour moi, au terme probable de mon œuvre d'historien, de remplir mon devoir de vérité, en hommage même à la vérité de Lépante. » Cela nous vaut un livre vif, agréable à lire, qui tranche avec l'historiographie habituelle, sans complaisance pour la politique de cette France qu'il appelle « parisienne ».

La vérité de Lépante, c'est d'abord l'histoire de la formidable victoire remportée sur la flotte turque, le dimanche 7 octobre 1571, par l'armada de la sainte Ligue créée par le pape saint Pie V. En bon historien, Jean Dumont consacre la première partie de son livre à donner les faits, qu'il répartit en quatre chapitres bien documentés : la menace, la honte, la gloire et les résultats.

Il nous décrit d'abord l'énorme menace islamiste, avant 1571. Menace grandissante, inexorable, réunie en bélier sous un commandement unique (Soliman le Magnifique et son successeur le second Sélim), et bénéficiant de la connivence passive de l'Europe protestante et de la complicité active de la France des Valois. Les dates tombent, comme autant de couperets : 1453, chute de Constantinople ; 1459 effondrement de la Bulgarie, puis de la Serbie, de la Bosnie et de la Croatie ; 1461, prise de Trébizonde, le dernier

royaume chrétien d'Orient. La Grèce est menacée à son tour. Otrante, en Italie, est occupée en 1480. Même le Maghreb musulman passe sous la férule turque. En 1522, Rhodes est submergée, puis la Hongrie est envahie, Vienne est assiégée. Les nations chrétiennes, débordées, disparaissent les unes après les autres. Rome est menacée. Quant aux populations de toutes ces régions, elles sont razzées, massacrées, brutalisées, rackettées. La Méditerranée, dominée par la flotte islamiste, devient « un immense et productif camp de concentration pour chrétiens » (p. 19), qu'on rançonne ou qu'on enlève pour être vendus comme esclaves et pour garnir les chiourmes de la flotte du sultan.

La honte, c'est la complicité de l'Europe occidentale et singulièrement des rois de France. Au cœur de la chrétienté, « on arme, on finance, on soutient le bras turc » (p. 25). L'auteur dénonce surtout le rôle tenu par François I^{er}, Henri II (qui, toutefois, rejettera cette politique à partir de 1559) et Charles IX, qui signèrent des traités d'alliance militaire avec la puissance ottomane – alliance contre nature qui ne rapporta rien à la France, sinon l'hostilité des autres nations chrétiennes et le mépris des Turcs. Il se trouva même des hommes d'Église, conseillers ou agents des Valois, pour favoriser ces agissements scandaleux : Monluc, évêque de Valence (déchu de sa charge par saint Pie V en 1566, comme hérétique notoire), Pellicier, évêque de Montpellier (que le parlement de Toulouse condamna comme complice des protestants), Noailles, évêque de Dax (également déposé par le pape pour les mêmes raisons). Jean Dumont nous raconte comment, en 1543, Barberousse, le Kapudan-Pacha de la flotte turque,

7 — *Fideliter* 120, novembre-décembre 1997, p. 49-54.

aidé par une escadre française, bombardada, pilla et saccagea la ville de Nice (alors savoyarde). Après cette glorieuse expédition, François I^{er} offrit le port de Toulon aux galères islamistes, qui n'en délogèrent qu'après avoir reçu de la France 800 000 écus d'or de compensation. On croit rêver ; cela se passait au pays du Roi Très-Christien ! D'ailleurs, ces actes indignèrent profondément l'Europe. En témoigne cette déclaration officielle de la diète (protestante) de Spire : « Le roi de France est autant ennemi de la chrétienté que le Turc lui-même ! »

Suite au refus de Charles IX de participer à la sainte Ligue constituée par le pape saint Pie V, la France officielle fut donc absente à Lépante. En revanche, pour l'Espagne catholique, pour l'Italie et pour tous les protagonistes qui s'impliquèrent totalement dans cette croisade (parmi lesquels se trouvaient, Dieu merci, de nombreux français venus à titre personnel), ce fut une heure de gloire sans équivalent peut-être dans l'histoire de la chrétienté.

L'auteur nous raconte en détail la célèbre bataille navale. Il nous montre les dizaines de milliers de marins et de soldats embarqués sur la flotte chrétienne, se confessant et communiant à l'issue d'un jeûne de trois jours. Il nous dresse un tableau enthousiaste des chefs et spécialement de leur amiral prestigieux et profondément catholique, le jeune prince Don Juan d'Autriche (qui n'a que 25 ans). Il nous démontre que Lépante fut une victoire obtenue bien plus par la prière et le rosaire de Notre-Dame que par le génie tactique et la valeur des armes, qui, pourtant, ne manquèrent pas. Mais ces événements sont connus ; ce n'est pas sur ce point que le livre apporte le plus d'originalité,

encore que, grâce aux sources espagnoles qu'il a soigneusement consultées, Jean Dumont corrige plusieurs données communément reçues dans l'historiographie consacrée à ce sujet, et réhabilite notamment l'honneur du capitaine génois Doria.

Sur les résultats de la victoire de Lépante, les historiens ont souvent fait l'impasse, quand ils n'ont pas carrément prétendu qu'elle n'eut pas les effets escomptés. L'auteur fait justice de ces allégations comme du silence qui entoure plusieurs des héros ou des témoins de Lépante (ainsi, le cardinal de Granvelle, ministre de Philippe II, grand français dont le nom remplit presque tout le XVI^e siècle, et qui n'est connu que des universités allemande et flamande).

La deuxième partie du livre, intitulée « les excuses et les enjeux », est consacrée à la discussion des motivations qui poussèrent la France à s'allier avec les Turcs.

Jean Dumont montre que le danger d'encerclement austro-espagnol des Habsbourg, sans cesse revendiqué par ceux qui cherchent à défendre la politique de la France aux XVI^e-XVII^e siècles, n'était en réalité qu'une fausse menace. Les rois de France commirent une grave erreur, dit-il, en s'attaquant à la Maison d'Autriche et à l'Espagne catholiques qui constituaient ses alliés naturels, puisque Charles Quint était un prince de culture et de langue françaises et de religion catholique, né à Gand et héritier de la province française de Bourgogne. En définitive, cette erreur, qui s'est prolongée aux siècles suivants, a précipité la chute de l'Europe monarchique et catholique au profit d'une Europe libérale et protestante, celle des démocraties actuelles. C'était

couper la branche sur laquelle nous étions assis et préparer les bouleversements révolutionnaires des XVIII^e et XX^e siècles.

Bien plus, explique l'auteur, la raison inavouée de l'alliance franco-turque dressée contre Charles-Quint, ce fut le rêve italien. D'abondantes sources le prouvent : « François I^{er} ne pouvait se résigner d'avoir été chassé d'Italie. (...) Ses relations avec le sultan (...) devaient aboutir à une alliance offensive destinée à lui rendre le Milanais et Gênes » (p. 139). De Londres même, Cromwell, ministre d'Henri VIII, le confirme : « Le roi de France, pour reconquérir le Milanais, ne sera retenu par aucun scrupule pour attirer le Turc et même le Diable, au cœur de la chrétienté » (p. 140). Politique de gribouille, commente Jean Dumont, qui obligea l'Europe à combattre, en plus des Turcs, l'aberration française mise au service de l'Islam.

Au demeurant, cette collusion avec la puissance ottomane fut pour la France un marché de dupes qui ne lui rapporta rien, pas même l'assurance que ses sujets seraient à l'abri des coups de mains des corsaires islamiques. Jean Dumont montre que les « simagrées françaises » furent stériles même au plan des avantages commerciaux, alors qu'à la même époque, les négociants génois ou vénitiens pratiquaient de fructueux échanges avec les Turcs dont ils étaient pourtant les adversaires déclarés.

Alors, au bout du compte ? Indirectement, l'alliance franco-turque n'aura sauvé que la Réforme qui en fut le principal bénéficiaire. En effet, les impériaux, trop occupés à contenir la poussée turque extérieure, ne purent résorber l'avancée protestante à l'intérieur de leurs frontières. Le parti huguenot, qui en avait bien conscience,

encouragea de tout son pouvoir la coalition française avec les infidèles, qui servait si bien ses intérêts. On comprend alors pourquoi les ambassades de François I^{er} auprès du sultan étaient truffées d'agents protestants. On s'explique également que saint Pie V, travaillant à sauver aussi bien la chrétienté du péril turc que l'Église du péril protestant, dut déposer en 1566, comme hérétiques notoires, un archevêque et sept évêques français, dont plusieurs étaient intimement liés au roi de France et à son alliance turque.

La dernière partie de l'ouvrage (« De frappantes permanences françaises ») tire les leçons de cette page d'histoire et, surtout, tente d'établir des rapprochements entre les attitudes et les situations d'hier et celles d'aujourd'hui. Car le mal français qui fit notre malheur à Lépante continue : c'est l'islamophilie.

On regrettera peut-être que, dans cette dernière partie, l'argumentation et le ton perdent quelque peu de leur rigueur et de leur gravité. Certaines comparaisons, certains jugements, certains survols de l'actualité contemporaine sont exprimés trop schématiquement pour être vraiment significatifs. Il est vrai que le sujet est brûlant et porte à une certaine véhémence d'expression.

D'ailleurs, il nous semble que c'est un travers plus ou moins répandu dans tout le livre : à une solide documentation, souvent inédite, l'auteur joint volontiers un style fougueux et un vocabulaire légèrement persifleur, pour marquer son indignation. Pour tout dire, cette ardeur polémique – indice de bonne santé intellectuelle et d'orthodoxie sans états d'âme – n'est pas pour nous déplaire. Mais il faut convenir que ce genre plutôt journalis-

tique est assez inattendu dans un travail d'historien. Ne risque-t-il pas d'occulter la pertinence des documents produits et de faire passer certaines pages pour du militantisme partisan ?

Surtout que le livre fait la part belle à Charles-Quint et n'aborde aucun des aspects contestables de sa personnalité. Or ce prince, s'il lutta militairement contre les Turcs et les protestants, fut aussi un érasmien convaincu⁸ et un adversaire obstiné du concile de Trente, sous prétexte qu'en s'occupant de condamner l'hérésie protestante, le concile allait augmenter les divisions dans l'Empire⁹.

Plus profondément, il nous semble qu'il y a un oubli important dans les rapprochements de la dernière partie. Si, du côté de « la France parisienne », certaines permanences méritent effectivement d'être soulignées entre hier et aujourd'hui, du côté de Rome, le parallèle doit aussi être fait, mais en antithèse. Car, dans l'Église, il s'est opéré une profonde fracture. Or, de ces deux confrontations, la seconde est la plus instructive et c'est elle qui prêle le

⁸ — Au sujet d'Érasme, Jean Dumont écrit : « Le grand bourguignon Érasme, humaniste, bibliste et conseiller en titre de Charles Quint » (p. 72). On aurait aimé quelques réserves pour décrire cet intellectuel novateur et caustique, inspirateur de l'humanisme et de la pré-Réforme en France, ennemi déclaré de la scolastique et des commentaires patristiques de l'Écriture.

⁹ — En 1548, Charles Quint fit adopter comme loi d'Empire « l'Interim d'Augsbourg », qui était une formule de foi minimum, œcuménique, commune aux protestants et aux catholiques. Il espérait ainsi réconcilier l'Empire et empêcher les travaux du concile commencé malgré lui en 1545. Pressé par l'empereur, le pape Paul III dut ordonner l'interruption des sessions en 1549 ; elles ne reprurent qu'en 1551, sous Jules III, pour un an seulement. Il fallut attendre 1561 (sous Pie IV – Charles Quint était mort en 1556) pour reprendre et achever l'œuvre du concile de Trente.

plus à conséquence. En 1571, le pape s'appelaït saint Pie V ; il était un champion irréductible de la foi catholique et un saint. En dépit de l'alliance franco-turque, il fit Lépante et sauva l'Église et la chrétienté. En 1997, le pape prêche l'œcuménisme et prépare, pour l'an 2000, le rassemblement du Sinaï avec le protestantisme, le judaïsme et l'islam. Il défait l'œuvre de Lépante... Rome est à nouveau menacée, mais de l'intérieur. L'erreur et le mal sont-ils toujours français ? Ils sont surtout conciliaires¹⁰.

Nos lecteurs seront certainement heureux de lire ce livre qui apporte une contribution importante au débat que les numéros 17 et 19 du *Sel de la terre* ont déjà largement évoqué, concernant « les erreurs et reniements de la France ».

Fr. E.-M.

DUMONT Jean, *Lépante, l'Histoire étouffée*, Paris, Critéion, 1997, 22,5 x 14,5, 251 p., 110 F.

¹⁰ — On se souvient que Paul VI, en 1965, voulut « restituer » le drapeau de Lépante aux autorités turques qui le reçurent d'ailleurs dans la plus grande indifférence. Un incroyable bref apostolique accompagnait cette remise : « Le souverain Pontife a décidé de restituer aux autorités de cette République [turque] le drapeau turc qui a été pris autrefois lors du combat naval qui s'est déroulé près des îles Echinades et qui, jusqu'à maintenant, était conservé dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. C'est ainsi que cet ancien trophée de guerre sert aujourd'hui à favoriser l'amitié et la paix » (*Documentation catholique*, 4 avril 1965, col. 589).



☞ *Comment aurait-on pu éviter une guerre civile ?*

A l'occasion du cinquantenaire de la mort du père Vallet (1884-1947), le Révérend Père Marziac nous propose une réflexion nouvelle sur l'œuvre du jésuite catalan : la dimension politique de son œuvre de conversion par les retraites. Les deux tiers du livre dressent un tableau historique, depuis le péché originel jusqu'à nos jours, qui illustre la phrase de Benoît XV citée dans la préface : « C'est l'athéisme érigé en système de civilisation qui a précipité le monde dans un déluge de sang » (p. 1). C'est le péché, c'est le refus de Dieu, c'est le naturalisme qui font naître les guerres.

Le père Vallet l'a bien compris. Dans la situation troublée de l'Espagne des années vingt, face aux révoltes qui soulèvent les diverses régions du pays et qui menacent de le faire sombrer dans le chaos communiste, il lance l'œuvre des retraites paroissiales. De 1923 à 1927, plus de 12 000 hommes passent par les exercices de saint Ignace. Leur persévérance est soigneusement entretenue. Une véritable épidémie de conversion et d'enthousiasme gagne la Catalogne. Mais ce succès étonnant ne manque pas de susciter la jalousie envers l'ardent apôtre. En 1929 ses supérieurs lui ordonnent d'abandonner son œuvre et de quitter l'Espagne. Pure coïncidence ? En 1931, des élections municipales amènent la victoire de la

gauche. En 1936, la Catalogne est le premier foyer de la guerre civile. D'où la question du père Marziac : « Ne peut-on dire que, si le père Vallet était resté en Espagne, cet affrontement n'aurait pas eu lieu ? » (p. 71.)

L'auteur ne prétend pas donner une réponse péremptoire. On pourrait, en effet, épiloguer longuement sur des « si ». D'autant plus que les causes du soulèvement communiste dans l'Espagne de 1936 dépassent largement le territoire catalan et même la péninsule. Il faut les chercher dans l'alliance communiste internationale, dirigée depuis Moscou et relayée par le Front populaire de Paris. Quoiqu'il en soit, le père Vallet a joué un rôle providentiel. Il a donné à la véritable Espagne des soldats catholiques, des martyrs, des artisans de sa reconstruction.

A travers cet exemple concret, se dégagent des principes d'action en temps de lutte antichrétienne, qui valent pour toutes les époques et pour toutes les spiritualités. Nous en avons retenu trois :

— « *La meilleure défense, c'est l'attaque* ». Le père Vallet ne se meut pas dans l'atmosphère sécurisante des salons où l'on refait le monde autour d'une tasse de thé. Il descend dans la rue, il va chez l'ennemi. Il veut la conversion des païens, des francs-maçons, des communistes. Il vole au démon ses meilleurs ouvriers.

— « *Viser la tête*. » Puisque « c'est tout un monde qu'il faut refaire depuis

ses fondations », comme le dira plus tard Pie XII, il faut s'intéresser principalement aux chevilles ouvrières de la société. C'est pourquoi le père Vallet se consacre uniquement et volontairement aux hommes. Ce sont eux les chefs de familles, les chefs d'entreprise, les artisans, les notables, les militaires. La recension des catégories de retraitants (p. 75) est impressionnante à cet égard. Lorsqu'une réunion rassemblera 15 000 anciens retraitants à Barcelone (p. 3), ce seront 15 000 messieurs, ayant parfois de hautes fonctions dans la cité.

— *La croisade*. Selon la doctrine développée par le pape saint Pie X dans son encyclique *Il fermo proposito* (1905), la première vocation des laïcs est la construction (ou la restauration) de l'ordre politique chrétien. Or, si Dieu leur donne cette haute mission, il leur en donne aussi l'aptitude, le goût et la facilité. C'est là qu'il les veut, chacun selon ses compétences. C'est là que les attendent sa lumière et sa force.

Et, en effet, en prenant les hommes tels qu'ils sont, en les plaçant devant

leurs responsabilités, en les jetant dans le combat pour la chrétienté, le père Vallet va inaugurer un courant de sainteté et d'héroïsme parmi les laïcs. Sa prédication est digne d'un Pierre L'Ermite. Il prêche la croisade.

L'ouvrage du Révérend Père Marziac aidera le lecteur à saisir la portée de ces principes, et l'urgence de les mettre en pratique. Les horreurs de la révolution communiste dans l'Espagne de 1936, présentées dans la préface (13 évêques massacrés, 6 832 prêtres, 263 religieuses, ainsi que des milliers de laïcs catholiques, p. 2), nous menacent. Il est grand temps de prendre au sérieux le message du père Vallet : conversion personnelle, militantisme basé sur les vertus surnaturelles.

Fr. J.-D.

Père Jean-Jacques MARZIAC, *Comment aurait-on pu éviter une guerre civile ?* DPF, Chiré, 1997, 21 x 14,7, 106 p., 86 F.



✉ *Lettre aux catholiques de France*

Depuis les origines du christianisme, les évêques ont, à l'instar des apôtres, instruit leurs troupeaux par des écrits, des mandements, des lettres circulaires. Cette coutume a enrichi le trésor de la littérature grecque et latine de véritables chefs-d'œuvre. Alliant une noble éloquence et la hauteur de leur esprit à la pénétration de leur sagesse théologique, ils enchantaient et convainquaient, en même temps qu'ils élevaient. Saint Jérôme ne cache pas son enthousiasme à la lecture de ces premiers docteurs chrétiens : « Ils ont accumulé dans leurs livres tant de doctrine et de sentences des philosophes que tu ne peux savoir ce qu'il faut le plus admirer en eux ; soit l'érudition humaine, soit la science des Écritures ¹¹. »

Hélas ! Quand on lit la lettre des évêques de France intitulée : *Proposer la foi dans la société actuelle – Lettre aux catholiques de France* (novembre 1996), c'est tout le contraire. On ne sait ce qu'il faut le plus pleurer, de l'indigence intellectuelle ou de la trahison de la foi.

Le charabia

Le dictionnaire Larousse de 1967 définit ainsi ce mot : « Charabia : (mot provençal, emprunté à l'espagnol *algarabia*, la langue arabe). Langage bizarre, inintelligible, baragouin. »

¹¹ — « *Qui omnes in tantum philosophorum doctrinis atque sententiis suos referserunt libros, ut nescias quid in illis primum admirari debeas ; eruditionem saeculi, an scientiam scripturarum.* » Saint JEROME, lettre à Magnum orateur de Rome, cité par saint THOMAS, *Contra impugnantes Dei cultum*, Turin, Marietti, 1954, n° 408.

Voilà ce qui caractérise très bien le style de cette *Lettre aux catholiques de France*. Soit par souci de plaire, ou de ne pas choquer, soit parce qu'ils auraient l'esprit quelque peu embrumé, les auteurs ¹² multiplient les expressions confuses, les oppositions qui n'en sont pas, les lourdes répétitions de formules toutes faites. En voici trois échantillons parmi tant d'autres : — « Nous voilà donc appelés à vérifier la nouveauté du don de Dieu, de l'intérieur même de notre foi vécue dans cette société incertaine qui est la nôtre » (page 25) ; — « C'est surtout sur le terrain de la présence effective de l'Église dans la société et de la foi vécue par les catholiques que nous avons à évaluer loyalement les évolutions qui nous marquent » (page 33) ; — « La vie morale modelée par la foi est toujours informée par une interprétation, qui prend en compte le déjà donné de la vie éthique et l'exigence critique de la foi » (page 64). On finit certes par comprendre, au bout de quatre lectures, et par débusquer l'erreur qui se dissimule derrière ces mots codés. Mais comme nous sommes loin de la pureté de l'Évangile !

Un philosophe réaliste trouverait sans doute assez facilement les structures de pensée sous-jacentes à de telles expressions :

L'existence humaine ne peut se reconnaître un *sens* [en gras dans le texte] digne de ce nom, qu'à la condition de ne pas s'inscrire tout entière dans la catégorie de ce qui est produit et organisé, mais de se rapporter aussi à des réalités gratuites et non maîtrisables. Autrement dit : « *Nous pressentons que*

¹² — Nous voulons bien croire que certains évêques soient capables de penser et de rédiger des textes d'un niveau bien supérieur à celui-ci. Mais, tous ont signé ce document. Aucun n'a manifesté ouvertement une quelconque réprobation.

notre existence repose sur une confiance fondamentale et même sur une foi » (page 44).

On notera en particulier les verbes « vérifier », « évaluer », « pressentir », et surtout « reconnaître » (pages 105, 111...) pour exprimer la connaissance.

Un malaise

Il semble, d'ailleurs que les auteurs aient eux-mêmes senti la pauvreté de leur travail. On les devine, en effet, timides, hésitants, aussi peu naturels que possible, comme si leur lettre ne devait susciter qu'indifférence et ennui. Et ceci non seulement parmi les gens du dehors, mais parmi leurs propres fidèles. Comment expliquer autrement les exhortations, lourdes et répétées, à lire ce livre : un *liminaire*, puis une *préface* et encore une *introduction* de sept pages, nous chantent les bienfaits de cette lettre. La *conclusion* (dix pages) donne l'occasion de repartir à la charge : nous vous supplions de lire ce texte !

Notre souhait primordial est que cette lettre soit effectivement reçue aussi largement que possible (page 17). (...) Désormais, cette lettre vous est confiée. Nous souhaitons que vous acceptiez de vous l'approprier comme un instrument de travail, de réflexion, de dialogue (page 104). (...) Première exigence, qui est de l'ordre des évidences : il s'agit d'abord de lire et de recevoir vraiment ce texte (page 115).

Quand votre poissonnier usera d'une telle insistance pour vous vanter la fraîcheur de son poisson, posez-vous des questions.

La « grille de lecture » qui est proposée à la fin (pages 120 à 127) ressemble d'ailleurs à un aveu. Non seulement le style correct de son

auteur¹³ fait ressortir l'indigence du document qui précède, mais encore cet auteur se croit-il obligé de reprendre l'intégralité du texte épiscopal pour nous expliquer ce qu'il fallait comprendre.

Le plan, toutefois, apparaît clairement : l'analyse de la situation actuelle (première partie) montre aux catholiques la nécessité d'approfondir leur foi (deuxième partie) et de la proclamer à l'extérieur (troisième partie).

La situation actuelle

Certes, nous sommes dans « une situation critique » (page 19), ou du moins peut-on en observer « des symptômes » (page 19), « des indices » (page 20) (quelle perspicacité !), mais veillons « scrupuleusement à ne pas chercher ni dénoncer des responsables de cette crise » (page 20) ; elle n'est pas due « à certaines catégories de catholiques », qui « auraient perdu la foi ou tourné le dos aux valeurs de la Tradition chrétienne », ni « à l'hostilité des adversaires de l'Église » (page 21).

Et qu'on se rassure dans les loges : « *Nous acceptons sans hésiter de nous situer, comme catholiques, dans le contexte culturel et institutionnel d'aujourd'hui, marqué notamment par l'émergence de l'individualisme et par le principe de laïcité* » (page 20). En caractère gras dans le texte original, pour souligner l'importance du propos.

« La séparation de l'Église et de l'État, après un siècle d'expérience, peut apparaître comme une solution institutionnelle, qui (...) offre aux catholiques de France la possibilité d'être des acteurs loyaux de la société civile. Affirmer cela revient à

¹³ — P. Joseph Doré, de l'Institut catholique de Paris.

reconnaître le caractère positif de la laïcité » (page 27). Le pluralisme, quant à lui, « est un encouragement au dialogue et à la confrontation, spécialement sur le terrain de l'expérience religieuse et spirituelle » (page 30).

Laïcisme, pluralisme, séparation de l'Église et de l'État, individualisme, ne sont-ce pas là les thèmes favoris de la franc-maçonnerie ?

Le ton est délibérément rassurant et optimiste : « L'opposition entre une tradition catholique, contre-révolutionnaire et conservatrice, et une tradition républicaine, anticléricale et progressiste, est presque totalement révolue » (page 33).

Il reste, certes, des aspects négatifs dans la situation présente, qui nous autorisent à parler de crise. Mais, pour les évêques, ce qui est « particulièrement préoccupant » (page 22), c'est le chômage, « la situation difficile faite aux immigrés » et « la montée de sentiments xénophobes à peine dissimulés » (page 23).

Au cœur de la foi

A l'issue de cette analyse, les catholiques de France sont invités à revenir « au cœur de la foi ». Mais de quelle foi ? Faute d'une définition précise, nous en sommes réduits à glaner quelques expressions au fil du texte. Nulle part, il n'est question de vérité, ni de lumière surnaturelle infuse par Dieu. En revanche, on nous parle de « confiance », d'« expérience ». « Nous ne devons pas hésiter à proposer cette expérience de Dieu à tout le peuple des baptisés » (page 48). (...) « L'expérience chrétienne de Dieu révélé en Jésus » (*ibidem*).

L'objet même de la foi est abaissé : « La foi inclut cette espèce d'étonnement devant la Présence cachée de Dieu au cœur du mystère de l'homme » (page 47). Par la phrase de saint Pierre *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant* (Mt 16, 16) « se trouve reconnue et confessée publiquement l'humanité de Dieu » (page 47). Cette formule « de l'humanité de Dieu révélée en Jésus-Christ » (page 56) est là d'ailleurs pour nous « motiver » et nous « éclairer » en vue de dialoguer avec des membres d'autres religions » (page 56).

A ce titre, l'expression « le Dieu de Jésus-Christ » reprise plus de vingt fois dans le livre, nous paraît fort dangereuse, surtout lorsqu'elle est ainsi formulée : « La foi au Dieu d'Abraham et de Jésus-Christ » (page 26). Car Jésus-Christ *est* le Dieu d'Abraham, et non pas un témoin de Dieu au même titre qu'Abraham.

Et comment ne pas sursauter en lisant des phrases comme celle-ci : « En Jésus-Christ, Dieu nous donne de croire en nous-mêmes » (page 71).

La notion que ces évêques ont de la foi est très bien résumée dans la « grille de lecture » du père Doré :

Se fier au Dieu de Jésus-Christ. Nous reconnaissons partager beaucoup des interrogations de nos contemporains. Nous respectons, d'autre part, bien d'autres façons que la nôtre de donner sens à l'existence humaine. Mais nous tenons, pour notre part, à souligner que, si nous croyons – si nous croyons nous aussi [*sic* !] –, nous ne croyons pas seulement en l'avenir ou en l'humanité, ni même seulement en Dieu. Très précisément, nous disons ceci : nous nous fions au Dieu qui s'est révélé en Jésus-Christ. Nous reconnaissons certes en ce Dieu « un grand mystère » ; mais il nous semble aussi que, vers ce mystère, qui est d'amour et de grâce, oriente déjà cet

autre « mystère » que chaque homme est à lui-même, ce mystère dont tout être humain est porteur et qui est inscrit au plus profond de son cœur (page 123).

Les sacrements

Le développement sur les sacrements accentue encore le naturalisme anthropocentriste de cette lettre. Tout y est ramené à la vie de communauté. « Nous faisons tous l'expérience de célébrations accueillantes et chaleureuses, qui rendent presque sensible le salut que Dieu nous offre, en venant refaire nos forces pour poursuivre la route » (page 93).

Le « sacrement de réconciliation » n'est mentionné que dans le cadre d'une absolution collective. Alors, « il cesse d'être présenté comme une exigence légale, mais qui apparaît comme une chance de se reconnaître pécheur, accueilli par le Christ et membre personnellement réconcilié de son corps » (page 93).

Quant au « sacrement des malades », « on le propose largement dans des célébrations communautaires » (page 92). Ce qui le rend *ipso facto* invalide dans le cas des personnes qui n'auraient pas de maladie pouvant conduire à la mort.

La morale

On remarquera et on s'étonnera que les évêques de France aient pu consacrer un livre de 127 pages pour *Proposer la foi dans la société actuelle* sans mentionner une seule fois ni la contraception, ni l'avortement, ni l'union libre, etc. La raison en est simple. Toute leur morale est suspendue à ce principe : la liberté.

Les béatitudes, par exemple, ne sont pas « un programme de vie idéale », mais il faut « y voir une parole du Christ qui propose à notre désir humain d'accomplir sa vocation » (page 68).

« La foi chrétienne », quant à elle, « se caractérise par l'éveil et la mise en route de notre liberté humaine, appelée à inventer les chemins concrets de sa fidélité dans l'Esprit » (page 69).

Les auteurs poussent même le scrupule jusqu'à bannir de leur langage le verbe « devoir ». Au lieu de dire « nous devons croire », il est dit « nous avons la liberté de reconnaître que le salut de Dieu s'est accompli de façon définitive par un homme » (page 54). Et lorsque nous rendons service aux autres « nous avons la liberté de laisser apparaître et parfois de dire clairement quelles sont nos raisons d'agir ainsi » (page 55). Pour s'excuser de faire un résumé à la fin de leur livre, les évêques eux-mêmes avancent timidement : « Nous avons la liberté (...) d'attirer l'attention sur la structure fondamentale de ce texte » (page 116).

Cette tournure d'esprit est symptomatique. La liberté individuelle et autonome est une idole. Il ne faut la froisser en rien. D'ailleurs, qu'on se rassure : « Accueillir le salut ne peut donc pas être considéré comme humiliant, comme s'il nous était octroyé de l'extérieur » (page 54) !

Le serpent se mord la queue

Pour ne pas fatiguer notre lecteur, nous devons laisser de côté de nombreuses perles. Nous voudrions cependant relever un état d'esprit qui anime cet ouvrage du début à la fin. C'est l'absence de piété filiale.

Cette infamie est ici plus criante que jamais. Autrefois, nous dit-on,

« l'annonce de la foi » se trouvait « plus ou moins réduite à la mise en œuvre de procédures quasi automatiques de transmission » (page 36). On était sous le régime « des institutions ecclésiales "classiques", qui semblaient ne rien réclamer d'autre que la conformité à des procédures bien rodées » (page 38). Et, si « l'Église qui est en France (...) apprend à vivre à l'intérieur d'elle-même le mystère de communion qui la constitue » (page 79), c'est qu'elle était jadis toute formaliste. Avait-elle seulement la foi et la charité ? « Aujourd'hui, tout en faisant l'expérience de notre pauvreté, nous progressons effectivement dans l'expérience de l'évangélisation, en découvrant nous-mêmes la foi comme une Source et en n'hésitant plus à conduire d'autres personnes jusqu'à cette Source » (page 82).

Alors, que va-t-on faire ? Refaire l'Église et le monde ! « Des structures de formation doctrinale à l'intention des laïcs se sont progressivement mises en place » (page 98) ; on va « former une Église qui propose la foi » (page 116 – que fait-elle donc depuis l'an 33 ?), ou encore : « inventer un style de vie ecclésiale » (page 100).

La lecture de ces déclarations soulèvent l'indignation. Elles sont une injustice criante vis-à-vis des grands évêques qui ont lutté ouvertement contre l'État laïc, des saints curés de campagne qui ont littéralement consumé leur vie pour le salut de leurs ouailles, des laïcs admirables qui, pour certains, ont atteint une très haute union à Dieu et peut-être la sainteté.

Mais relisons ces passages avec attention. Qui donc atteignent-ils ? Lorsqu'en 1965 on parlait de l'Église d'« autrefois », on pensait à celle de 1945 ou de 1930. Lorsqu'on tient ce

discours en 1996, on vise celle... de 1970. Cette Église vide, froide, stérile, celle des « procédures quasi automatiques », celle qui ne savait plus que la foi était une « source » et qui hésitait à y conduire les autres, cette « Église » est celle de 1970, c'est la fille du concile, « l'Église de Vatican II ». L'impiété révolutionnaire des évêques d'aujourd'hui, en s'en prenant à ceux d'hier, s'en prend à ceux qui ont orchestré la subversion conciliaire. Le serpent se mord la queue.

Donnez-nous beaucoup de saints évêques

Fallait-il ressortir ce document épiscopal plus d'un an après sa parution ? Avouons d'abord bien simplement que l'occasion nous en a été donnée par le fait tout simple qu'un prêtre de notre connaissance nous l'a fait parvenir, pour notre édification. Nous l'avons donc lu.

Mais, trois raisons spéciales nous ont poussés à en faire un examen approfondi :

— l'Église dite officielle, dans toutes les tendances qui la composent, prépare activement, fébrilement, le jubilé de l'an 2 000 et la vaste réunion œcuménique du Sinaï qui la couronnera. L'encyclique du Pape *Tertio millennio adveniente* (1994) avait donné le ton¹⁴. Mais elle commence à dater, déjà, et il importe pour nous de savoir comment ce texte romain officiel a été compris et appliqué dans les « églises locales ». Or la lettre des évêques de France veut être un écho à l'initiative du pape : « Ce texte a donc la valeur d'un appel et aussi d'un engagement collectif (...) qui sont aussi une manière de célébrer

¹⁴ — Voir *Le Sel de la terre* 15, hiver 1995-1996, p. 184 sq.

activement le jubilé de l'an 2 000 » (pages 112-113). Ce livre est donc pour nous une confirmation. Les cérémonies de ce jubilé et leurs préparatifs ne sont pas de Dieu. Nous devons leur refuser notre collaboration.

— Avec l'usure du temps, les catholiques fidèles risquent de se laisser séduire par quelque accord facile avec Rome et d'essayer, eux aussi, l'expérience du ralliement. Il nous paraît donc nécessaire de revenir régulièrement sur la situation de l'Église et de regarder les choses en face. De quoi s'agit-il ? Lorsqu'un catholique, troublé par les manières du clergé officiel, s'adresse à Rome, il s'entend toujours répondre : « Allez voir votre évêque » — ce qui se conçoit bien, étant donnée la structure de l'Église. La lecture de la *Lettre aux catholiques de France* nous montre qui sont ces hommes à qui il faudrait nous livrer, demander les confirmations, les saintes-huiles, les ordinations, comme cela se fait à la Fraternité Saint-Pierre, au Barroux ou à Chéméré. Ils détruisent la foi et l'Église. Les suivre serait collaborer à l'autodémolition de l'Église.

— Puisqu'« on juge l'arbre à ses fruits », la connaissance plus précise de l'épiscopat français nous permet de porter un jugement sur le pontificat du pape régnant. Car, au-delà de la quantité

pléthorique de ses discours et de ses encycliques, et derrière l'effet superficiel de ses nombreux voyages, le pape Jean-Paul II se fait connaître par ses nominations. Les 2 413 nominations épiscopales qu'il avait faites au 1^{er} janvier 1997 auront sur l'histoire de l'Église un poids bien plus déterminant que toutes ses paroles. De fait, c'est lui qui a fait sacrer un bon nombre des signataires de ce livre. Ce sont eux les interprètes autorisés de sa pensée. On en a vu la teneur.

Ainsi, la lecture de cette mauvaise lettre peut-elle produire en nous des effets très positifs : la certitude, plus ancrée que jamais, du bien-fondé de la résistance active de Mgr Lefebvre et de ses successeurs ; le désir de réparer les blasphèmes actuels par une vie d'étude et de mortification ; la prière persévérante pour que Dieu nous envoie des évêques, de saints évêques, beaucoup de saints évêques.

Fr. J.-D.

LES EVEQUES DE FRANCE,
Proposer la foi dans la société actuelle, Lettre aux catholiques de France. Le rapport rédigé par Mgr Claude DAGENS et adopté par l'assemblée plénière des évêques, Paris, Cerf, 1996, 20 x 14, 129 p., 35 F.



☞ **Le yoga**

L'engouement pour les religions orientales est un des signes les plus

manifestes de la décadence de l'Occident chrétien. Pour ne pas avoir su vivre des trésors de la Révélation, les esprits anémiés et malades se sont

laissés séduire par les sirènes de l'Inde. Ce furent d'abord ces jeunes qui, dans les années soixante, quittèrent tout, famille, profession, patrie, pour se réfugier dans quelques « monastères » hindous. Puis, ce fut la vulgarisation et le succès des pratiques orientales, telles le *yoga*, le zen et quelques arts martiaux. Enfin, ces dernières années, nous avons vu la multiplication, sur notre sol, des communautés bouddhistes.

Par une longue conférence sur le *yoga*, le Père Joseph-Marie Verlinde vient crever cet abcès¹⁵. Né en 1948 dans une famille chrétienne, il entame des études scientifiques. En mai 1968, il se laisse gagner par les utopies de l'heure. Il abandonne la religion de son enfance, va jusqu'à jouer du théâtre de rue trotskiste, puis se jette à corps perdu dans la recherche scientifique. Mais rien de tout cela ne comble le grand vide qu'il ressent en lui. C'est alors qu'il est invité pour la première fois à une séance de méditation orientale. Le poisson mort à l'hameçon. Attiré par « l'intériorité » toute nouvelle qu'on lui propose, il se fait de plus en plus assidu à la « méditation ». Fasciné par l'expérience d'un séjour prolongé chez un gourou, il décide de le suivre en Inde. C'est là que commence son initiation lente et profonde aux secrets du *yoga*.

¹⁵ — Nous suivons ici du plus près possible une conférence prononcée par le père Joseph-Marie Verlinde en 1995, (Famille Saint-Joseph, Monastère Saint-Joseph de Mont-Luzin, 69380 Chasselay, A.R. 136 et 137, *Le Yoga*, deux cassettes) en y ajoutant quelques citations de Mme M.C. Sandrin qui parcourut un itinéraire très semblable. L'étude la plus abordable et la plus profonde sur le *yoga* nous paraît être celle de CLABAIN Denis, *Le Yoga face à la croix*, chez M. Sabathier, BP 1, 34400 Lunel, 1980. Le père J.M. Verlinde prépare un livre sur le sujet qui promet d'être intéressant.

C'est dire l'intérêt de cette conférence. Elle nous fait revivre le cheminement de ce jeune Occidental vers les sources mêmes de l'hindouisme ; elle nous fait partager ses découvertes et, grâce à Dieu, son voyage de retour vers l'Église. Il est à regretter, cependant, que le Père Verlinde n'ait pas rejoint l'authentique tradition catholique. Il s'est en effet laissé attiré par le Renouveau charismatique dont il est devenu un ardent promoteur. Certaines des cassettes qu'il diffuse commencent même par des parlures en langue ! Or on sait combien ce mouvement est une contrefaçon de la spiritualité catholique, imbu, en particulier, des principes de l'œcuménisme. Cela discrédite considérablement l'impact que pourraient avoir les déclarations du conférencier. Son témoignage n'en reste pas moins un document précieux pour comprendre les dangers du *yoga*.

Présentation générale

Le *yoga*, nous dit-il, se présente sous trois formes [qui résument les huit étapes exposées par Pantajali au II^e siècle avant notre ère¹⁶]. La première s'applique à trouver les postures du corps (asanas) qui vont favoriser l'expérience ultime du *yoga* : le samadhi. Il s'agit d'aspirer en nous « l'énergie cosmique » à partir de la base de la colonne vertébrale et de la faire monter jusqu'au sommet du crâne.

La cosmologie et l'anthropologie du *yoga* supposent en effet qu'il existe dans l'homme vers le bas de la colonne vertébrale, une réserve ignorée d'énergie qui dort, lovée sur elle-même, à la

¹⁶ — Voir SANDRIN M.C., *Le Yoga à la lumière de la foi*, Paris, Téqui, 1979, p. 29.

manière d'un serpent, d'où son nom : le *kundalini*, l'enroulée ¹⁷.

En montant, cette énergie rencontre les *çakras*, que l'on définit comme des centres nerveux et des pôles d'énergie, échelonnés depuis le bas de la colonne vertébrale jusqu'au sommet du crâne. Chacun libère une énergie propre et communique ainsi des pouvoirs nouveaux. Lorsque la *kundalini* atteint le *çakra* du cerveau,

l'homme perd conscience d'être une individualité séparée et plonge dans un océan "d'être" et de "béatitude" dont souvent il ne revient pas. C'est le *samadhi* (en zen : le *nirvana*). (...) L'esprit s'émancipe de sa gaine corporelle et pénètre dans cet océan de conscience infinie dont il n'était séparé que par les limites étroites de sa personnalité ¹⁸.

La deuxième forme du *yoga* est le contrôle de la respiration (le *pranayama*). Il a pour but d'accélérer la montée de la *kundalini*. Ces exercices de maîtrise du souffle permettent d'assimiler l'énergie dans laquelle baigne le monde. Lorsqu'il atteint le *samadhi*, la respiration du *yogi* est suspendue, son rythme cardiaque est au plus bas, son corps se refroidit.

La troisième forme du *yoga* est mentale (le *dhyana yoga*). Il s'agit d'une concentration mentale par laquelle on s'efforce de se retirer en amont de toute conceptualisation, de tout jugement, de toute évaluation. On recherche ainsi une expérience de l'être en-deçà de toutes les différenciations et des caractères individuels. Cette démarche est aidée

par la répétition incessante de mots ou de formules secrets, le *mantram* (le nom d'une divinité, par exemple), qui favorise l'ouverture des *çakras*. Cette voie conduit au *samadhi* où le « je » personnel se noie dans le tout impersonnel, l'individu se dissout dans le tout cosmique, s'étant détaché de ce qui le distingue.

La séduction du *yoga*

Qu'y a-t-il de si gratifiant dans ce programme ?

C'est d'abord la fuite de tous les problèmes de la vie présente. Cette plongée progressive dans le monde impersonnel et indéfini est une dissolution de tous nos combats et de nos échecs dans un grand océan d'inconscience. Elle nous donne l'illusion de briser et de dépasser les limites de notre condition humaine, de notre corps et de notre personnalité.

Le deuxième aspect du *yoga* qui lui vaut tant d'adeptes est le pouvoir nouveau qu'il promet. A mesure que les *çakras* sont ouverts, ils libèrent une énergie occulte sur laquelle les sciences classiques n'ont aucune prise.

Ce sont de simples pouvoirs psychiques, préternaturels (ou para-normaux) provoqués par l'accumulation de l'énergie sur les facultés intellectuelles qu'elle aiguise et dont elle développe l'ampleur ¹⁹.

Dans les *Vedas*, livres sacrés de l'Inde, l'utilisation de ces pouvoirs est fort déconseillée, et les vrais gourous mettent en garde contre eux ²⁰. Mais, on

¹⁷ — SANDRIN M.C., *ibid.*, p. 38.

¹⁸ — ID., *ibid.*, p. 40. Cet ouvrage et celui de D. Clabaine présentent ces « formes » du *yoga* comme les étapes, les degrés qu'il faut franchir pour atteindre le sommet : le *samadhi*.

¹⁹ — SANDRIN M.C., p. 42.

²⁰ — Cette mise en garde s'explique aisément. Ces énergies nouvelles peuvent éveiller dans l'individu la volonté de puissance, l'autorité, que le *yoga* cherche précisément à anéantir.

voit comme il est tentant de se les approprier à des fins personnelles. Et, de fait, en Europe, on essaie de les acquérir avec des visées magiques.

Première désillusion

Pendant dix ans, le futur Père Joseph-Marie a joué le jeu de cette initiation progressive. Il connut la fascination du vide et les séductions du *yoga*. Mais ces techniques compliquées provoquaient une insatisfaction, une certaine nostalgie : celle de « l'Autre », pour reprendre son expression. La tradition judéo-chrétienne²¹ porte deux principes fondamentaux, dit-il : d'une part, Dieu est un être transcendant, différent de tout le monde créé. Il y a une distinction irréductible entre lui et le monde. D'autre part, Dieu est un être personnel qui se fait connaître à l'homme et qui l'appelle à une relation d'amour. Or, les religions orientales veulent tout réduire à un seul être indistinct. Les dernières paroles des *Upanishads* (livres d'interprétation des *Védas*) sont les suivantes : « Tout cela (les oiseaux, les astres, etc.), tu l'es. » Et la source de toutes souffrances réside précisément dans notre attachement à

²¹ — L'expression « tradition judéo-chrétienne » n'est juste que si on la comprend comme la révélation faite par Dieu premièrement aux juifs, avant Notre-Seigneur, et ensuite aux disciples de Notre-Seigneur. Mieux vaut parler, dans ce cas, de tradition chrétienne, puisque les justes de l'A. T. étaient chrétiens. Mais cette expression est fautive si on l'entend d'une tradition qui serait transmise, après J.-C., simultanément aux juifs et aux chrétiens, comme une même nourriture que donnerait un père à deux de ses enfants. En refusant Notre-Seigneur, les juifs rejettent le Père, puisque « celui qui nie le Fils n'a pas le Père », dit saint Jean (1 Jn 2, 23). Il n'y a donc pas d'autre « Tradition » que celle reçue et transmise par l'Église catholique.

une vie personnelle. Nous entretenons en nous l'illusion d'être un « je » distinct, et que les autres sont autres. L'hindouisme bannit donc radicalement l'amour. Pour aimer, en effet, il faut être deux. L'amour suppose le caractère personnel des êtres, il est une relation entre deux personnes qui sont capables de se choisir et de vouloir.

Notre néophyte hindou eut plusieurs fois l'occasion de constater de l'intérieur cette antinomie entre la vraie religion et les « sagesses » orientales. Il fut un jour invité dans une famille dont tous les membres s'aimaient d'une manière remarquable, ce qui le rendait perplexe. La femme vint au-devant de sa question :

Vous êtes étonné que nous nous aimions ainsi malgré l'hindouisme. C'est que, mon mari et moi, nous sommes conscients que notre amour est une illusion. C'est une passion qu'il faut dépasser. Mais à notre niveau, nous devons aller jusqu'au bout (de cette illusion) pour en être détachés et, dans une vie future, en être libérés. Dans l'illumination, cette illusion devra disparaître.

Un jour, un jeune « moine » lui dit : « Il faut choisir : ou Dieu, ou l'amour. »

C'est cette incompatibilité fondamentale avec la règle d'or de la charité chrétienne qui ébranla le jeune Occidental. C'est alors qu'une grâce très forte lui fit comprendre qu'il faisait fausse route. Une personne l'interrogea : « Vous avez été éduqué chrétiennement. Jésus, qu'est-il maintenant pour vous ? » Ce seul nom de Jésus éveilla en lui comme une résonance. Ce nom de Jésus qui fait fuir les démons le remit en présence de celui qu'il cherchait en lui tournant le dos. Par la vertu du caractère baptismal, le jeune égaré se convertit. Docile à cet appel de Dieu, il quitta

aussitôt l'Inde et ses mirages. Mais, pour aller où ?

Le piège de l'occultisme

Car ce jeune homme intelligent, qui avait « bénéficié » d'une longue initiation auprès des meilleurs maîtres du *yoga*, qui possédait des pouvoirs très enviés en Europe, ce jeune homme était une proie alléchante pour le monde peu reluisant de l'occultisme. Et, en effet, l'enfant prodige s'arrêta à mi-chemin de son retour à la maison du Père. Il mit à profit ce qu'il avait appris, le don de voyance en particulier, qu'il avait reçu à l'ouverture du troisième *çakra*. Et ça marchait ! Il guérissait les gens, il se lança dans un véritable ministère de médium ²².

Et là, son témoignage prend un nouvel intérêt.

Les magnétiseurs et les radiesthésistes, explique-t-il, possèdent des pouvoirs occultes. Les *Védas* parlent de cela, et les hindous sont passés maîtres dans l'utilisation de ces forces. Mais, sont-elles innocentes ?

Au plus fort de son succès, notre nouveau magicien blanc sentit le doute l'envahir. Dans certaines manipulations, il ressentait de plus en plus clairement la sollicitation intérieure d'entités inconues. Il en eut le cœur net lors d'un nouveau voyage en Inde. Son ancien gourou, en effet, qui connaissait ses dons particuliers, le rappela dans sa communauté qui était troublée depuis quelque temps. Notre jeune médium se prêta à cette invitation : « Je te demande,

lui dit le gourou, de voir ce qui ne va pas en chacune des personnes de mon entourage. » Le résultat de son analyse fut terrifiant : au niveau des *çakras* de ses patients, il voyait des entités difficilement définissables mais bien réelles. Son ancien maître lui répondit : « Ça, tu ne peux l'inventer. Ce sont de petites entités obscures qui se greffent sur les *çakras* et dont parlent les *Védas*. » Il devait se rendre à l'évidence : il était en présence d'esprits diaboliques. Ces « entités » sont attirées par les exercices de « méditation ». L'ouverture des *çakras* fonctionne comme une pompe aspirante. Les démons profitent de ces temps de méditation pour venir habiter ces énergies. « As-tu un moyen pour éliminer cela ? » lui demanda le gourou désarmé. « Non, répondit-il, je ne peux que prier celui à qui j'adhère, le Christ. » Il ne resta pas plus longtemps chez le gourou. Il abandonna définitivement le milieu occultiste qu'il fréquentait et reprit sa marche vers l'Église.

Phénomène significatif : pour en finir avec ce monde étrange, il subit un exorcisme. Or, dit-il : « A partir du moment où j'ai remis tous mes pouvoirs au Seigneur, je les ai tous perdus. »

Laissons-le conclure sur ce chapitre :

Le pouvoir des magnétiseurs est bon en soi. Mais il y a le péché originel. Je crains fort que la nature ne soit plus aussi innocente qu'elle ne l'était avant le péché originel. On est donc obligé de tenir compte de forces spirituelles qui ne sont pas bienveillantes [les démons] et dont certaines d'entre elles agissent au niveau des énergies occultes. Il n'est pas sans danger de s'ouvrir médium-niquement sur ces niveaux occultes. En tant qu'énergies créées, elles sont

²² — La conférence que nous suivons ne développe guère cette période de l'expérience du père Joseph-Marie Verlinde. Ce dernier s'en ouvre plus au long dans d'autres circonstances, où il étudie les dangers de la radiesthésie, du pendule, etc. Nous y reviendrons plus tard dans la revue.

bonnes. Mais elles peuvent être le vecteur de puissances maléfiques. [On dit partout que les démons n'existent pas, mais] les démons ne savent pas qu'ils n'existent plus ! Tout ce qui fait du bien à un certain niveau [par exemple, une guérison physique] n'est pas forcément bon. Celui qui impose les mains s'ouvre aux forces occultes. Il se fait canal pour celui qui les demande.

Et, un peu plus haut dans la conférence, au sujet de ces pouvoirs de médium :

C'est une aliénation incroyable, sous apparence du bien. Il ne suffit pas de prier pour en être libéré. La prière n'est pas magique.

C'est-à-dire que l'on peut très bien exercer ces pouvoirs avec toutes sortes de bonnes prières et être l'objet de cette influence démoniaque. D'autant plus que

l'exercice de ces forces occultes a pour effet de rabaisser le regard de l'homme du salut éternel vers un salut temporel, de le détourner de la recherche du ciel pour un bonheur sur terre. On abaisse l'espérance surnaturelle à un espoir infranaturel.

Le Père Joseph-Marie complète sa conférence par des considérations intéressantes sur la réincarnation et la cruauté à laquelle elle conduit. Il dénonce également la fausse notion de compassion qu'affichent certaines branches de l'hindouisme ou du bouddhisme tibétain et qui trompe beaucoup d'Occidentaux. Il en montre la contradiction avec les principes de l'hindouisme authentique et il y voit un emprunt tardif au christianisme.

Les éloges que le conférencier adresse ici aux charismatiques nous semblent non seulement injustifiés, mais encore en contradiction avec ses propos.

Comment ne pas faire un parallèle entre l'imposition des mains et les guérisons des médiums qu'il stigmatise, et les pratiques du Renouveau charismatique ? L'étude comparée des deux écoles serait certainement fructueuse. Tout en montrant leur différence essentielle, elle manifesterait plus d'un point commun.

Peut-on faire du *yoga* ?

Mais revenons à notre conférence. Le Père Joseph-Marie la termine en répondant à la question : Peut-on faire du *yoga* ? La réponse est sans appel : Si vous n'en avez jamais fait, il ne faut pas commencer. Si vous avez commencé, il faut arrêter. Le *yoga* est incompatible avec la foi. Les pratiques les plus élémentaires du *yoga* (postures, contrôle de la respiration) ont pour but l'ouverture des *çakras*. On en a vu les dangers plus haut. Un gourou lui disait un jour en riant : « Vous êtes drôles, vous, les Occidentaux. Vous voulez faire du *yoga*, mais sans aller jusqu'aux *çakras*. Vous utilisez des techniques efficaces, et vous ne voulez pas les effets. »

On objectera peut-être que vingt minutes de *yoga* par jour ne peuvent pas nous faire de mal. Le Père Joseph-Marie répond par une boutade :

Vous avez deux moyens pour empoisonner votre belle-mère. Soit vous lui faites boire un grand bol de cyanure. Soit vous lui en mettez une goutte dans son thé, tous les jours, pendant dix ans.

Mais ne peut-on pas le faire pour se relaxer, pour être efficace dans son travail ?

Ce serait pour le moins original. Pour les Orientaux, ces pratiques ont une portée liturgique. Elles nous mettent en état de recevoir une énergie « divine »

[de cette fausse divinité qui nous répète sans cesse : vous serez comme des dieux]. Ne jouons pas avec le feu.

Et, en fait d'efficacité dans le travail, le conférencier rapporte un témoignage éclairant : une dame lui écrivait récemment :

Mon mari est PDG d'une société industrielle. Il s'est laissé entraîner par un monastère bouddhiste. Depuis qu'il le fréquente, il boit son urine, à jeun, tous les matins. On lui a fait croire qu'il y a dans l'urine des anticorps qui vont le libérer.

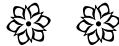
Qu'on veuille bien nous pardonner ce récit, mais cela montre jusqu'à quel degré de sujétion et d'abêtissement

peuvent conduire ces pratiques réputées innocentes.

Le Père Joseph-Marie termine sur de belles considérations sur la pauvreté en esprit, sur l'abandon à la grâce de Dieu qui rappellent la supériorité de l'Église catholique sur les illusions venues d'Orient.

Fr. J.-D.

Père Joseph-Marie VERLINDE, A.R.
136 et 137, *Le Yoga*, deux cassettes
(Famille Saint-Joseph, Monastère Saint-Joseph de Mont-Luzin, 69380 Chasselay).



☞ *La datation radiocarbone du Linceul de Turin*

Harry Gove, professeur émérite à l'Université de Rochester (U.S.A.) vient de faire paraître un livre destiné à faire autorité, si l'on en croit l'éditeur.

On sait qu'il est le concepteur de l'A.M.S.²³, l'appareil qui a permis les dosages du C 14 sur de petites prises et qui a servi à dater le Linceul de Turin.

Son livre est la chronique au jour le jour de ses aventures depuis 1977, époque où il apprit l'existence de la relique, jusqu'à l'apothéose : l'annonce de sa date médiévale par son propre custode, le cardinal Ballestrero, en 1988.

Le livre de Gove est non seulement la relation d'une recherche très technique mais encore un ensemble de réflexions philosophiques et théologiques que lui ont inspirées l'objet étrange qu'est pour lui le Linceul. D'emblée deux camps s'affrontent : d'une part, les scientifiques de très haut niveau (dont Gove) et quelques autres esprits éclairés, libres de tous préjugés car agnostiques (toujours comme Gove), qui savent que la relique ne peut être authentique, et, d'autre part, ceux de seconde zone, dont les travaux ont apporté de multiples éléments en faveur de l'authenticité, que Gove veut ignorer ou qu'il tourne en dérision, puisqu'ils sont de toute évidence influencés par des croyances d'un autre âge. Telles sont notamment les recherches des Turinois, ou de l'équipe du

²³ — A.M.S. : *Accelerator Mass Spectrometer* ou Tandétron. Nouvel appareil qui permet le dosage de très petites prises, choisi pour dater le Linceul de préférence aux « Minicompteurs » qui permettent les mêmes performances.

S.T.U.R.P.²⁴. Il évite toute allusion aux travaux des deux *symposia*, de Paris (1989) et de Rome (1993) où les preuves de l'authenticité de la relique s'étaient accumulées et où de nombreuses communications avaient soulevé le doute sur le caractère infaillible de la datation radiocarbone.

Les témoignages fiables à propos du Linceul sont, nous dit Gove, ceux émanant des adversaires de son authenticité, tels que le Dr Sox, président (démissionnaire) de la *British Society for the Turin Shroud*, ou Mac Crone, qui avait soi-disant prouvé que l'image est l'œuvre d'un peintre, ou encore le professeur Tite – du *British Museum* – qui a dirigé l'expertise qui a abouti à la date médiévale. Leurs qualités éminentes contrastent avec les défaillances multiples relevées par Gove chez les membres du S.T.U.R.P. Ce qui les rend suspects à ses yeux, c'est, encore une fois, qu'ils croient à l'authenticité de la relique. Ils ont même le mauvais goût de porter des croix autour du cou ! Ce sont donc, de toute évidence, outre des snobs, de faux scientifiques. Gove les trouve crédules et prétentieux.

Ils ont, dit-il, indûment tenu le « *hit parade* » jusqu'alors, usurpant la place qui revenait aux carbonistes. Ils ont même été jusqu'à présenter leur venue à Turin comme un miracle, n'ayant disposé d'aucune subvention officielle. Gove s'amuse de telles prétentions et précise que le V.P.8²⁵ appartenait bien à la N.A.S.A. Bien qu'ils aient amené avec eux « toutes leurs caisses pleines d'instruments fantaisistes et soient

²⁴ — Équipe de 40 scientifiques américains qui ont fait des études approfondies sur le Saint Suaire en 1978. (NDLR.)

²⁵ — Voir annexe.

arrivés à quarante, ils n'ont abouti à aucun résultat sérieux [*sic*] et ne sont pas parvenus à percer le secret de l'image [*resic*]. »

Quand on connaît les prodigieux progrès que l'équipe du S.T.R.U.P. a opérés dans la connaissance du Linceul et en particulier de son image (qui n'est pas une peinture), on ne peut qu'être choqué devant une telle mauvaise foi.

Gove proclame haut et fort que la seule détermination fiable en la matière est la datation radiocarbone, et pas n'importe laquelle, celle délivrée par son appareil, l'A.M.S.

Il va (c'est presque incroyable) persuader l'Académie Pontificale des Sciences que son test surclasse tous les autres. Il est vrai qu'il s'est lié d'amitié avec Carlos Chagas, son président, qui est lui aussi persuadé que le Linceul est faux et que le sang dont il est imprégné provient d'un primate, révélation qui enthousiasme Gove. Ce dernier ne tient aucun compte des travaux de John Heller du S.T.U.R.P. qui avait déjà prouvé à l'époque qu'il s'agissait bien de sang humain. C'est ainsi que, grâce à l'intervention de Gove, les études interdisciplinaires réclamées par le S.T.U.R.P. seront réduites à néant et que les spécialistes A.M.S. effectueront leurs fameuses déterminations sans autre contrôle que celui du professeur Tite, et que les données brutes, dont dérivent les calculs statistiques ayant abouti à la date médiévale, ne seront jamais divulguées. Calculs statistiques que Gove à son tour, fera disparaître... Le fameux « verdict de la Science » dériverait-il d'une suite de protocoles scientifiques biaisés ? Loin de dissiper les doutes qui planent sur une expertise contestée, le livre de Gove contribue au contraire à les accroître.

En effet, toute son argumentation repose sur une pétition de principe : le caractère infaillible de la méthode radiocarbone et en particulier des données obtenues à l'A.M.S. (les autres appareils semblent moins infaillibles...). Mais *il n'en apporte aucune preuve*. Il se contente d'affirmations péremptives assorties de commentaires peu flatteurs à propos de la débilité mentale de ceux qui en douteraient...

Il feint d'ignorer les multiples défaillances relevées à propos de la méthode et, quand il parle des données relatives à la datation du Linceul, non content de les exprimer en un langage excessivement technique, incompréhensible aux non-initiés, il les noie dans une brume de détails contradictoires et en profite pour les falsifier carrément.

Ainsi proclame-t-il que l'âge du Linceul aurait été déterminé indépendamment par les trois laboratoires ayant travaillé en test aveugle (c'est faux, les tests n'avaient pas été aveugles, les labos avaient été avertis de l'âge des témoins, avaient reconnu le Linceul à son tissage caractéristique et s'étaient communiqué leurs données). Gove ose encore dire qu'ils sont tombés pile sur la date de 1325 à plus ou moins trente ans. Que sont devenues les 1260-1390 années A.D. (!) « déterminées avec une probabilité astronomique », que le professeur Tite avait fièrement écrites le 13 octobre 1988 au tableau du *British Museum* ? Rien, *ces chiffres ont disparu*. Le plus curieux, c'est que le calcul statistique qui avait servi à valider la date médiévale, faisant l'essentiel de la publication de *Damon et al*, a disparu lui aussi... Pour quelle raison Gove a-t-il fait disparaître les fondements même du « verdict de la Science » ?

Voici le nœud du problème. On sait que les statisticiens avaient critiqué avec virulence les calculs statistiques hors-normes qui constituent l'essentiel de la contribution de *Damon et al* et conclu à l'absence de signification scientifique de la fameuse date médiévale.

Fait curieux : Gove, qui s'est contenté d'appliquer aux contestataires les mêmes qualificatifs peu flatteurs qu'à ceux qui doutent du radiocarbone, ne dit *rien* des travaux des statisticiens (s'agirait-il d'un lapsus freudien ?). *On ne trouve plus de trace dans son livre des fameux calculs statistiques...* Ils ont disparu, ils se sont envolés, évaporés. Et, chose bizarre, l'âge du Linceul est devenu beaucoup plus précis. – Tout cela sans l'ombre d'une explication. Gove se moque franchement de ses lecteurs qu'il sait incompetents. Il accumule les faux témoignages à propos des faits et en fausse les interprétations.

Ce livre est publié par Dorothy Crispino qui éditait, il y a quelques années, la très belle revue *Shroud Spectrum International*. Elle est membre du C.I.E.L.T. et amie de M. van Cauwenberghe. J'avais fait sa connaissance à Paris, lors du symposium de 1989 et suis restée en contact avec elle. Elle avait refusé de faire paraître ma communication de 1989 dans sa revue, prétextant son manque de compétence en matière de radiocarbone, ce qui est certainement exact.

On se demande qui a pu la conseiller au point de lui faire éditer un livre qui ne peut que choquer : les scientifiques, en tout premier lieu, ce dont elle ne se rend vraisemblablement pas compte ; ensuite tout être doué de bon sens, de bonne éducation et d'un minimum de sens des valeurs. Mrs Crispino n'a pas l'excuse de l'ignorance ; elle connaît tout sur le Lin-

ceul : elle a assisté à tous les congrès du C.I.E.L.T. et a eu accès à bien d'autres sources encore. Comment en est-elle venue à présenter ce livre comme « fascinant » et « faisant autorité » ?

A chaque page, pour ainsi dire, on se heurte à des affirmations incroyables exprimées en un langage qui se veut familier mais qui est tout à fait vulgaire, et qui n'ont que de lointains rapports avec la vérité scientifique et avec la vérité tout court. Est-ce là l'œuvre d'un des plus éminents spécialistes en matière de radiocarbone ? Je suis déçue – terriblement déçue. Et édifiée en quelque sorte. Car ce que Gove essaie de nous faire croire est d'une puérité affligeante, du niveau de la bande dessinée : il aurait suffi aux spécialistes de pousser sur les boutons de leurs super-machines pour faire apparaître les dates absolues de tous les échantillons et pour voir s'effondrer, en même temps, les superstitions papistes. C'est un peu gros !

Le livre de Gove est peut-être fascinant – pour certains. Mais ce qui m'a surtout impressionnée a été de voir à quel point Gove, le spécialiste par excellence, en est réduit à des élucubrations indignes d'un scientifique, qui le déconsidèrent, lui et la méthode radiocarbone qu'il défend. Et s'il est destiné à « faire autorité » dans les milieux scientifiques, c'est d'une façon tout autre que ne le croit Mrs Crispino.

M.-C. van Oosterwyck-Gastuche

H.E. GOVE, *Relic, Icon or Hoax ? Carbon dating the Turin Shroud. (Relique, Icône ou Canular ? La datation radiocarbone du Linceul de Turin)*, I.O.P. New Books. Inst. of Physics Publ. Techno House, Redcliff

Way, Bristol BS 1 6 NX, Grande Bretagne, 1996, 336 p.

*
* *

Annexe

L'image qui apparut sur le V.P.8 et qui va susciter l'intérêt des scientifiques américains, est à l'origine des recherches du S.T.U.R.P. sur le saint Suaire, recherches qui ont été réalisées sans soutien financier officiel. Certains scientifiques ont même été jusqu'à hypothéquer leur maison pour subvenir aux frais d'achat des appareils. C'est pourquoi Gove souligne, dans le but de se moquer d'eux, que le V.P.8 appartenait à la N.A.S.A.

C'est John Jackson que nous connaissons déjà²⁶ (dès l'âge de quatorze ans il s'est intéressé au Linceul) qui se mit laborieusement à mesurer les contrastes de l'image, jusqu'au jour où le Dr. Bill Mottern, du laboratoire Scandia d'Albuquerque (un des sites ultra-secrets de l'armée américaine) lui suggéra de l'introduire dans le V.P.8.

Cet appareil est un analyseur d'images couplé à un ordinateur qui a servi à la N.A.S.A. pour photographier les planètes dans les projets « *Viking* », « *Mariner* », « *Voyager* » etc. Les sondes spatiales ne transportent pas de caméras au sens propre du terme, mais sont munies d'un mécanisme capable de lire électroniquement les signaux lumineux et de les transmettre à la terre. Le V.P.8 a été programmé de façon à

²⁶ — Voir « La Russie et le Saint-Suaire » dans *Le Sel de la terre* 16 (1996), p. 221-222.

interpréter les zones les plus sombres comme étant plus éloignées.

Jusqu'alors le Professeur Jackson n'avait jamais entendu parler de cet appareil. Bill Mottern y introduisit la photo du Linceul, manipula les cadrans, et...

Soudain, les deux hommes virent apparaître, émergeant de la « brume électronique » de l'écran une image tridimensionnelle parfaite, celle d'un homme flagellé et crucifié. Impossible ! Ridicule ! Scandaleux ! Oui, mais l'incroyable image était bien là et les deux scientifiques la regardèrent d'un œil ébahi... Finalement Jackson poussa un long soupir : « Bill, te rends-tu compte, dit-il, que nous sommes probablement les premières personnes à savoir à qui ressemblait le Christ dans son tombeau ?²⁷ »

L'image se comportait donc (contrairement aux photos des objets habituels qui sont des récepteurs de lumière) comme un émetteur de radiations, de même que les planètes analysées par le V.P.8. Elle suscita un intérêt considérable parmi les scientifiques américains qui décidèrent d'en savoir plus, coûte que coûte. C'est ainsi que le S.T.U.R.P. vit le jour. Les déterminations de cette association par des techniques de pointe révélèrent un ensemble de caractéristiques si extraordinaires qu'ils qualifièrent le saint Suaire d'*ongoing mystery* (un mystère sans fin). Ce fut notamment Heller qui identifia le sang comme étant du sang humain.

Le but de Gove est de dénigrer ces acquis scientifiques au nom de sa prétendue science radiocarbone supérieure à toutes les autres réunions.

²⁷ — Repris du livre de HELLER John H., *Enquête sur le Saint-Suaire de Turin*, traduit de l'américain par Léandre Michaud, Éd. Sand, 1985, 225 p.

M.-C. v. O.-G.



☞ *L'Héritage d'Athéna*

Ne disons plus à nos chères têtes blondes « nos ancêtres les Gaulois », mais plutôt « nos ancêtres les Grecs » (page 9). Et dans les amphithéâtres d'université, ne parlons plus de « judéo-christianisme mais d'helléno-christianisme » (page 4 de couverture). Voilà du moins ce que voudrait Yvan Blot, auteur du livre *L'Héritage d'Athéna*, qui affirme de façon quelque peu gratuite :

Chaque fois que [notre civilisation] semble déboucher sur une impasse, une « renaissance », c'est-à-dire un retour aux sources grecques, lui permet seul de reprendre la marche en avant (page 27).

L'éducation joue un rôle primordial dans ce retour à la sagesse grecque, telle qu'elle est prônée par l'auteur, fondateur et président du Cercle Ionien. A la page 108, il égratigne – sans le dire explicitement – les tendances rousseauistes des pédagogues modernes :

[Suivant la France d'aujourd'hui] « faire des hommes » serait un principe autoritaire voire « fasciste ». Il faut s'adapter à l'enfant et faire dans le spontané et le retour à la nature. Pour un Grec, c'est de la lâcheté et cela ne peut mener qu'au retour à la barbarie.

De fait, les Anciens (excepté certains de leurs philosophes) ne croyaient pas à l'« Immaculée

Conception de l'Homme », dogme fondateur de notre civilisation contemporaine, comme l'a fort bien montré Mgr Delassus, au début de son livre passionnant *Verités sociales et erreurs démocratiques*²⁸. Mais l'état de déchéance que les Grecs constataient empiriquement chez leurs enfants, la foi en donne la cause (le péché originel) et en offre le remède (qui est l'adhésion à la vraie religion). N'en déplaise à Yvan Blot, les juifs fidèles²⁹, sur ce sujet bien précis, détenaient plus de connaissances que les païens, grâce à la Genèse (Gn 1-3).

Qu'à cela ne tienne ! Notre auteur va présenter la religion grecque comme une véritable préfiguration de la religion chrétienne³⁰. Et même, suggérer que le

²⁸ — Disponible aux éditions Sainte-Jeanne d'Arc, Vailly-sur-Sauldre.

²⁹ — C'est ainsi que, dans cette recension, nous désignons les personnes de religion juive (qu'elles soient de race juive ou non), qui attendaient de tout leur cœur le vrai Messie, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Avec l'avènement du Sauveur, ces juifs sont devenus chrétiens à part entière, par exemple, la Vierge, saint Jean-Baptiste ou les apôtres. En revanche, on trouve de tout temps, aussi bien avant qu'après Jésus-Christ, des « juifs infidèles », qui attendent un autre Messie, l'Antéchrist.

³⁰ — On peut trouver, dans le paganisme, certaines annonces du christianisme. De même, l'Église a pu réinterpréter dans un sens chrétien ou réutiliser dans son iconographie ou dans sa liturgie, des éléments matériels de mythes ou de rites païens. Mais il n'y a que dans l'Ancien Testament qu'on trouve à proprement parler des types du Christ et des préfigurations du Nouveau Testament, dans ce sens que des hommes tels

Christ est l'avatar, tantôt d'Apollon – appelé « Dieu ³¹ » (page 13), « Verbe divin », « Verbe de Zeus » (page 91) – tantôt d'Orphée (page 53), mais surtout du Titan Prométhée ³².

Le Christ en croix rappelle Prométhée, bienfaiteur des hommes, crucifié sur son rocher. La passion du Christ rappelle les tragédies grecques dont on pourrait dire

qu'Abel, Noé, Moïse, les prophètes, etc., ont éprouvé des souffrances annonçant celles du Christ. De même, certains événements, comme la sortie d'Égypte, préfigurent la rédemption. Voir saint Thomas, I, q. 1, a. 10 : « *Auctor sacrae scripturae est Deus in cuius potestate est, ut non solum voces ad significandum accommodet (quod etiam homo facere potest), sed etiam res ipsas* » (« L'auteur de l'Écriture sainte est Dieu, qui a en son pouvoir non seulement de faire que les mots soient des signes d'autres réalités – ce que peut aussi faire l'homme – mais que les choses elles-mêmes soient signes d'autres choses. ») Les commentateurs de l'Ancien Testament s'efforcent précisément de montrer comment l'Ancien Testament préfigure le Nouveau Testament.

³¹ — Remarquer la majuscule.

³² — Voici ce que dit le *Dictionnaire de l'Antiquité*, (Université d'Oxford, 1989) p. 821-823 sur ce Titan : « On le considérait comme le champion de l'humanité en butte à l'hostilité des dieux. Dans certaines traditions, il a lui-même créé les hommes à partir de l'argile. [...] Zeus qui n'avait guère d'affection pour les hommes, leur enleva le feu. Prométhée vola alors une étincelle dans le ciel (ou dans la forge d'Héphaïstos) et l'apporta aux hommes, cachée dans une tige de fêrulle ("narthex"). [...] Pour le punir Zeus le fit enchaîner sur un rocher isolé [...] où un aigle chaque jour venait dévorer son foie. [...] Comme Dieu supplicié, Créateur de l'humanité, mais aussi comme champion des opprimés et libre penseur, Prométhée a eu un large impact sur des auteurs aux convictions politiques et religieuses variées. Le poète anglais Shelley (1792-1822) dans son *Prométhée délivré* n'a pu se résoudre à accepter la défaite apparente de Prométhée à la fin de la pièce d'Eschyle : dans son poème, Prométhée est délivré et c'est Jupiter (c'est-à-dire Zeus) qui est vaincu. ». Ceux qui fréquentent les livres de Jean-Claude Lozac'hmeur (*Fils de la Veuve, De la Ré-volution*) n'auront pas de peine à voir dans ce Titan un parfait héros gnostique.

qu'elle les porte à l'Absolu de la Tragédie divine (page 53).

Eschyle met en scène Prométhée, le Titan qui a voulu souffrir par amour pour des hommes, crucifié sur son rocher par Zeus pour expier son antique péché (avoir donné le feu aux hommes) (page 93).

Ou encore :

[Eschyle] illustre cette loi divine selon laquelle « il faut souffrir pour comprendre » (voir sa tragédie *Agamemnon*). Le christianisme fera un absolu de cette vision tragique dans la parole du Christ souffrant : « Éli ! Éli ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il y ajoutera la bonne nouvelle de la rédemption des hommes par la passion du Christ ressuscité. Chez les tragiques grecs, Prométhée également sauve les hommes par sa passion, Héraclès et Œdipe aussi apporteront par leurs souffrances du bien aux hommes. Cette conscience que seule la souffrance ouvre les yeux des hommes, est liée au sentiment du caractère tragique de l'incarnation par laquelle l'âme de l'homme rivée au corps, n'a qu'une connaissance limitée du monde. Eschyle, ou l'idée de la souffrance rédemptrice en Occident ! (page 306).

Nous voyons au passage une idée purement néo-platonicienne et gnostique : le corps est un tombeau qui est un châtiment ; il faut s'en dégager pour atteindre la « connaissance » (étymologie de « gnose »).

Mais revenons à notre propos : la Trinité n'est pas non plus épargnée.

[Il y a trois séries de dieux] : Odin, Thor et Frey chez les Vikings, Jupiter, Mars et Quirinus chez les Romains. De façon tout à fait mystérieuse, cette triade, dans un tout autre contexte spirituel bien sûr, se retrouve pourtant au sein même de la Sainte Trinité chrétienne : Dieu est Père, Fils et Saint-Esprit. L'image du

Dieu suprême comme un père céleste est caractéristique des cosmologies religieuses indo-européennes. Homère appelle Zeus « le père des dieux et des hommes », relativisant ainsi considérablement le polythéisme grec. Les autres dieux émanent en effet de lui, tel Apollon, son fils préféré, dieu de la parole et en quelque sorte Verbe de Zeus, ou Athéna issue toute armée du crâne de Zeus dont elle incarne l'Esprit divin (pages 35-36).

On appréciera l'expression « se retrouver de façon tout à fait mystérieuse ». En réalité, Satan, dans les fausses religions, essaye de tromper les hommes en singeant la vraie religion, tant dans ses dogmes que dans sa liturgie. Voici ce que dit Étienne Couvert, dans son livre *De la Gnose à l'œcuménisme* :

« *Larvatus prodeo* » : telle est la devise du Serpent. « Je m'avance masqué ». Pour être adoré, Satan doit se couvrir du masque de Dieu lui-même. Il est « singe de Dieu ». C'est une position très inconfortable pour un être, même angélique, qui désire recevoir les hommages des autres. Si le serpent ôtait son masque et se présentait tel qu'il est réellement, « homicide et menteur », il verrait les hommes se détourner de lui avec horreur et mépris (page 30).

Parmi les païens, beaucoup étaient de bonne volonté et ont été abusés : ils seront donc sauvés. Par contre, ceux qui savaient (en particulier les initiés des cultes à mystère) sont les ancêtres des F. M.

Comme Yvan Blot présente le problème autrement et que, pour lui, la religion grecque (et non pas l'Ancien Testament) préfigure le Nouveau Testament, comme nous l'avons dit plus haut, il n'est donc pas question des juifs fidèles de l'Ancienne Loi. Pourtant ne sont-ils

pas des ancêtres³³ de l'Église catholique, tant pour la liturgie que pour la langue ou la mentalité ? En revanche, Yvan Blot oppose à juste titre le judaïsme moderne à l'esprit chrétien³⁴. Ne tenant pas compte des juifs de l'Ancien Testament, il conclut donc logiquement que l'expression « judéo-christianisme » est un abus de langage (page 115)³⁵.

Ami de la dualité, il oppose aussi la pensée gnostique, « refus de la vie telle qu'elle est selon l'ordre du cosmos³⁶ » et la pensée gnomique, « acceptation de la vie et des lois qui la régissent³⁷ ». Cette pensée gnomique fait penser, par certains côtés, au réalisme thomiste ; en réalité, on pourrait se demander s'il ne s'agit pas d'une contrefaçon. Nous laissons le lecteur intéressé par cette question en juger d'après l'étrange annexe de la page 325. En tout cas, Yvan Blot, qui se veut « gnomique », est

³³ — Il est évident que le Christ a renouvelé entièrement cet esprit juif ; mais il ne l'a pas anéanti, il l'a transformé en y ajoutant la liberté des enfants de Dieu. Tel un arbre mystique, l'Église romaine a poussé sur des racines juives, qui en constituent le fondement. Par exemple, la milice pré-chrétienne des Macchabées, juifs fidèles luttant contre des juifs infidèles et idolâtres, doit être un modèle pour les chrétiens d'aujourd'hui, s'armant de la foi contre le « ventre mou » de l'Église. Sur un autre plan, toute la liturgie de l'Avent nous fait réactualiser les désirs enflammés des âmes justes de l'Ancien Testament, aspirant à la venue du Messie. Quant au latin chrétien, il abonde en hébraïsmes de vocabulaire et de syntaxe, et cela, même dans les oraisons de la messe, présentées d'ordinaire comme étant les prières qui ont le moins de rapport avec le latin biblique des épîtres, évangiles, graduels, etc.

³⁴ — Voir chap. 5.

³⁵ — Il est vrai que l'expression est ambiguë et récente. Elle est d'ailleurs ordinairement employée aujourd'hui avec une connotation œcuménique, comme si le judaïsme talmudique et le christianisme étaient frères.

³⁶ — P. 325.

³⁷ — *Ibid.*

grand admirateur d'auteurs néo-platoniciens (et à forte saveur gnostique), tels Clément d'Alexandrie, abusivement « canonisé » (page 126), Alain de Lille (page 149), les philosophes de l'École de Chartres (page 135), maître Eckhart (page 164), Malebranche (page 135), Simone Weil (page 27), pour n'en citer que quelques-uns.

Nous avons vu que, pour Yvan Blot, « le tragique » c'est « l'incarnation par laquelle l'âme de l'homme rivée au corps n'a qu'une connaissance limitée du monde » (page 306). On pourrait se demander pourquoi le Christ s'est précisément incarné pour nous sauver de cette incarnation. L'auteur propose comme toujours une source grecque lorsqu'il parle des « amours de Zeus avec des mortelles d'où naissent les demi-dieux et même le dieu Dionysos. La religion grecque est en effet une religion de l'incarnation multiple de Zeus » (page 304).

De plus, selon Yvan Blot, « l'homme porte en soi, incarnée, une parcelle divine » (page 305). Donc l'homme est une partie d'un dieu-tout (théorie panthéiste), partie déchue par son incarnation (et non par le péché originel, comme l'affirme l'Église). Cela explique pourquoi Yvan Blot est d'accord avec Werner Jaeger qui encense « cet idéal proclamé pendant et après la Renaissance d'après lequel chaque individu est une loi pour lui-même » (page 242). Or, voici ce qu'on peut lire chez Étienne Couvert :

Les gnostiques sont par définition antinomistes, c'est-à-dire qu'ils refusent toute loi. Un être d'essence divine [l'homme] n'a pas besoin de loi, celle-ci étant un moyen pour atteindre une fin. Or, l'être divin est à lui-même sa propre fin. De plus, une loi est reçue d'une

autorité qui vous y soumet. Un être divin est totalement maître de lui et n'a nul besoin de soumission. Cette loi naturelle dont parlent les gnostiques est une construction arbitraire, un esprit malveillant voulant soumettre les autres êtres à ses caprices, c'est une sujétion indigne d'une « étincelle divine ». Yahvé a voulu enfermer notre nature divine dans un corps matériel et nous imposer ses caprices. Voilà un grand sujet d'indignation pour nos sectaires. Le vrai Dieu, c'est la plénitude de la divinité, le « plérôme »³⁸.

Qui plus est, Yvan Blot se range à la thèse de L. Bruit et P. S. Pantel qui veulent que la « psyché », « à l'origine fantôme et double de l'homme mort », marque, grâce à l'interprétation de Platon, « la naissance dans la civilisation grecque de la notion psychologique de personne » (page 285). Or, cette idée que chaque homme a un double est proprement gnostique : elle pousse à la schizophrénie et à la folie, comme on peut le voir clairement dans l'*Aurélia* de Nerval, auteur qui s'est suicidé peu après. *Le Horla* de Maupassant présente la même expérience de dédoublement de personnalité. Et on sait comment Maupassant a fini³⁹. Les philosophies orientales et bouddhistes ont vulgarisé ce thème dans notre monde occidental.

On nous dira peut-être que, chez les Anciens, existaient des vertus naturelles, et que cela, du moins, peut être bénéfique pour notre monde actuel qui devrait se mettre à l'école des Grecs. Assurément, mais il faut faire attention à séparer le bon grain de l'ivraie. Les Anciens avaient aussi des vices naturels, si l'on peut dire. Il nous semble un peu

³⁸ — *Ibid.*, p. 20

³⁹ — Miné par la syphilis, il tenta de se suicider avant d'être interné dans une maison de santé où il mourut de paralysie générale.

rapide de parler de « la *nécessité*⁴⁰ des synthèses affectives que nous appelons la jalousie, l'orgueil, l'esprit de concurrence, le sens du devoir » (page 18). Pour Yvan Blot, l'esprit de compétition⁴¹, prôné par les Grecs, est l'idéal⁴² : « Être toujours le meilleur et se maintenir au-dessus de tous les autres », « précepte le plus célèbre de la morale homérique » (page 88).

En définitive, peut-on souscrire à l'intense souhait de l'auteur, exprimé dans son épilogue, intitulé « Pour une Renaissance helléno-centrée » (page 309) ? Nous aurions plutôt aimé lire : « Pour une restauration (ou conversion) christo-centrée ». Yvan Blot dirait probablement que telle était sa pensée puisque, selon lui, il faut parler d'« helléno-christianisme ». Mais ce serait l'interpréter à tort, car il est évidemment favorable à un « espace neutre » (page 45), où évoluent gracieusement « philosophie et science », « à côté de la religion », « dans un domaine de pensée extérieur et étranger à la religion » (page 13). Une « restauration christo-centrée » ne pourrait donc avoir que peu de retentissements, puisqu'elle ne s'occuperait pas du domaine de la connaissance. Cette théorie de la dissociation entre la religion et le savoir est pour le moins « laïquement

correcte »⁴³. Par contre, notre auteur fait preuve d'originalité quelque peu provocante en voulant démontrer que l'Église en est l'heureuse instigatrice :

La science évolue. Sous le haut Moyen Age augustinien, on conçoit la connaissance comme une illumination divine devant la révélation. C'est cette idée qui a été critiquée par Abélard. La conception thomiste, fondée sur Aristote, est que la connaissance philosophique est construite par l'homme mais comme une copie de l'ordre divin. Avec Guillaume d'Ockham, la science est une construction purement humaine, se conformant à certains nombres de cohérence et d'expérimentation. Okham critique la connaissance sensible et montre que pour trouver des faits, il faut des expériences dans un contexte théorique. Quant à Dieu, il est au-dessus de la raison. Ainsi la foi et le savoir se dissocient. Mais la méthodologie d'Ockham se montrera féconde dans le domaine scientifique. Il faut bien noter que tout ce travail a été accompli par des clercs au sein de l'Église même. Bien sûr cela a créé des conflits en son sein. Mais c'est ainsi que l'Église s'est montrée utile au développement des sciences (page 167).

Dans le même esprit, on peut se représenter de façon imagée le monde occidental comme une vaste salle de danse, avec l'Église bien sagement assise sur une banquette, « à côté de » ses chères filles, « la philosophie et la science », applaudissant aux doctes entrechats qu'elles effectuent aux bras de beaux cavaliers ténébreux, sur le

⁴⁰ — C'est nous qui soulignons.

⁴¹ — L'esprit de compétition est bon – non par rapport aux autres, mais par rapport à soi-même (aujourd'hui, faire mieux qu'hier, et préparer demain, pour faire mieux demain qu'aujourd'hui). Les litanies de l'humilité, récitées par le cardinal Merry del Val après la sainte messe, rendent un écho bien différent de la morale homérique : « Du désir d'être préféré aux autres, délivrez-moi, Jésus. [...] Que les autres puissent devenir plus saints que moi, pourvu que je devienne saint autant que je le puis, Jésus, faites-moi la grâce de le désirer. »

⁴² — Voir chap. 2.

⁴³ — Le cardinal Pie l'a combattue abondamment. Mgr Gaume, soutenu par Louis Veillot, a milité ardemment pour que, dans la pratique, l'enseignement des connaissances se fasse de façon chrétienne et se libère du carcan païen imposé par les humanistes de la Renaissance. Voir son livre *Le Ver Rongeur des sociétés modernes ou Le Paganisme dans l'Éducation*.

plancher dûment ciré (et un peu glissant)
de la libération des esprits.

En définitive, ce livre d'Yvan Blot
se révèle l'apologie d'un néo-paganisme
recouvert d'un vernis de christianisme.

L. F.

Yvan BLOT, *L'Héritage d'Athéna,*
Les racines grecques de l'Occident,
Saint-Brieux, Éd. Les Presses
Bretonnes, décembre 1996, 349 p.,
150 F.

